

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de  
la Langue Française (INaLF)

Mustapha et Zéangir [Document électronique] / Chamfort

ACTE O SCENE 1

p234

*la scène est dans le sérail de Constantinople,  
autrement Byzance.*

p235

Roxelane, Osman.

Osman.

Oui, madame, en secret le sultan vient d' entendre  
le récit des succès que je dois vous apprendre ;  
les hongrois sont vaincus, et Têmeswar surpris,  
garant de ma victoire, en est encore le prix.  
Mais tout près d' obtenir une gloire nouvelle,  
dans Byzance aujourd' hui quel ordre me rappelle ?  
Roxelane.

Et quoi ! Vous l' ignorez ! ... oui, c' est moi seule,  
Osman,  
dont les soins ont hâté l' ordre de Soliman.  
Visir, notre ennemi se livre à ma vengeance ;  
le prince, dès ce jour, va paraître à Byzance.

p236

Il revient : ce moment doit décider enfin  
et du sort de l' empire et de notre destin.  
On saura si, toujours puissante, fortunée,  
Roxelane, vingt ans d' honneurs environnée,  
qui vit du monde entier l' arbitre à ses genoux,  
tremblera sous les lois du fils de son époux ;  
ou si de Zéangir l' heureuse et tendre mère,  
dans le sein des grandeurs achevant sa carrière,  
dictant les volontés d' un fils respectueux,

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

de l' univers encor attachera les yeux.

Osman.

Que n' ai-je, en abattant une tête ennemie,  
assuré d' un seul coup vos grandeurs et ma vie !

J' osais vous en flatter : le sultan soupçonneux  
m' ordonnait de saisir un fils victorieux,  
dans son gouvernement, au sein de l' Amasie.

Je pars sur cet espoir : j' arrive dans l' Asie ;  
j' y vois notre ennemi des peuples révéré,  
chéri de ses soldats, partout idolâtré ;  
ma présence effrayait leur tendresse alarmée ;  
et, si le moindre indice eût instruit son armée  
de l' ordre et du dessein qui conduisaient mes pas,  
je périssais, madame, et ne vous servais pas.

Roxelane.

Soyez tranquille, Osman ; vous m' avez bien servie :  
puisqu' on l' aime à ce point, qu' il tremble pour sa  
vie.

Je sais que Soliman n' a point, dans ses rigueurs,  
de ses cruels aïeux déployé les fureurs ;  
que souvent, près de lui, la terre avec surprise  
sur le trône ottoman vit la clémence assise ;

p237

mais, s' il est moins féroce, il est plus  
soupçonneux,  
plus despote, plus fier, non moins terrible qu' eux.  
J' ignore si, d' ailleurs, au comble de la gloire,  
couronné quarante ans des mains de la victoire,  
sans regret par son fils un père est égalé ;  
mais le fils est perdu, si le père a tremblé.

Osman.

Ne m' écrivez-vous point qu' une lettre surprise,  
par une main vénale entre vos mains remise,  
du prince et de Thamas trahissant les secrets,  
doit prouver qu' à la Perse il vend nos intérêts ?  
Cette lettre, sans doute, au sultan parvenue...

Roxelane.

Cette lettre, visir, est encore inconnue ;  
mais apprenez quel prix le sultan, par ma voix,  
annonce en ce moment au vainqueur des hongrois.  
De ma fille, à vos vœux par mon choix destinée,  
il daigne à ma prière approuver l' hyménée ;  
et ce noeud sans retour unit nos intérêts.

J' ai pu, jusqu' aujourd' hui, sans nuire à nos  
projets,

dans le fond de mon coeur ne point laisser  
surprendre

tous les secrets qu' ici j' abandonne à mon gendre.  
écoutez. Du moment qu' un hymen glorieux  
du sultan pour jamais m' eut asservi les vœux,

je redoutai le prince ; idole de son père,  
il pouvait devenir le vengeur de sa mère ;  
il pouvait... cher Osman, j' en frémissais  
d' horreur...  
au faite du pouvoir, au sein de la grandeur,  
du sérail, de l' état souveraine paisible,  
je voyais, dans le fond de ce palais terrible,

p238

un enfant s' élever pour m' imposer la loi ;  
chaque instant redoublait ma haine et mon effroi.  
Les coeurs volaient vers lui ; sa fierté, son  
courage,  
ses vertus s' annonçaient dans les jeux de son âge ;  
et ma rivale, un jour, arbitre de mon sort,  
m' eût présenté le choix des fers ou de la mort.  
Tandis que ces dangers occupaient ma prudence,  
le ciel de Zéangir m' accorda la naissance.  
Je triomphais, Osman ; j' étais mère, et ce nom  
ouvrait un champ plus vaste à mon ambition.  
Je cachais toutefois ma superbe espérance ;  
de mon fils près du prince on éleva l' enfance,  
et même l' amitié, vain fruit des premiers ans,  
sembla mêler son charme à leurs jeux innocens.  
Bientôt mon ennemi, plus âgé que son frère,  
s' enflammant au récit des exploits de son père,  
s' indigna de languir dans le sein du repos,  
et brûla de marcher sur les pas des héros.  
Avec plus d' art alors cachant ma jalousie,  
je fis à son pouvoir confier l' Amasie ;  
et, tandis que mes soins l' exilaient prudemment,  
tout l' empire me vit avec étonnement  
assurer à ce prince un si noble partage,  
de l' héritier du trône ordinaire apanage ;  
sa mère auprès de lui courut cacher ses pleurs.  
Mon fils, demeuré seul, attira tous les coeurs :  
mon fils à ses vertus sait unir l' art de plaire :  
presqu' autant qu' à moi-même il fut cher à son  
père ;  
et, remplaçant bientôt le rival que je crains,  
déjà, sans les connaître, il servait mes desseins.  
Je goûtais, en silence, une joie inquiète ;  
lorsque, las de payer le prix de sa défaite,

p239

Thamas à Soliman refusa les tributs,  
salaire de la paix que l' on vend aux vaincus.

Il fallut pour arbitre appeler la victoire ;  
le prince, jeune, ardent, animé par la gloire,  
brigua près du sultan l' honneur de commander :  
aux vœux de tout l' empire il me fallut céder.  
Eh ! Qui savait, Osman, si la guerre inconstante,  
punissant d' un soldat la valeur imprudente,  
n' aurait pu ? ... vain espoir ! Les persans terrassés,  
trois fois dans leurs déserts devant lui dispersés ;  
la fille de Thamas aux chaînes réservée,  
dans Tauris pris d' assaut par ses mains enlevée :  
ces rapides exploits l' ont mis, dès son printemps,  
au rang de ces héros, honneur des ottomans...  
j' en rends grâces au ciel... oui, c' est sa renommée,  
cet amour, ce transport du peuple et de l' armée,  
qui d' un maître superbe aigrissant les soupçons,  
à ses regards jaloux ont paru des affronts.  
Il n' a pu se contraindre ; et son impatience  
rappelle, sans détour, le prince dans Byzance :  
je m' en applaudissais, quand le sort dans mes mains  
fit passer cet écrit propice à mes desseins.  
Je voulais au sultan, contre un fils que j' abhorre...  
il faut que ce billet soit plus funeste encore ;  
le prince est violent et son malheur l' aigrit ;  
il est fier, inflexible, il me hait... il suffit.  
Je sais l' art de pousser ce superbe courage  
à des emportemens qui serviront ma rage ;  
son orgueil finira ce que j' ai commencé.  
Osman.  
Hâtez-vous ; qu' à l' instant l' arrêt soit prononcé,

p240

avant que l' ennemi que vous voulez proscrire  
sur le coeur de son père ait repris son empire.  
Mais ne craignez-vous point cette ardente amitié  
dont votre fils, madame, à son frère est lié ?  
Vous-même, pardonnez à ce discours sincère,  
vous-même, l' envoyant sur les pas de son frère,  
d' une amitié fatale avez serré les noeuds.  
Roxelane.  
Et quoi ! Fallait-il donc qu' enchaîné dans ces lieux,  
au sentier de l' honneur mon fils n' osât paraître ?  
Entouré de héros, Zéangir voulut l' être.  
Je l' adore, il est vrai ; mais c' est avec grandeur.  
J' éprouvai, j' admirai, j' excitai son ardeur ;  
la politique même appuyait sa prière ;  
du trône sous ses pas j' abaissais la barrière.  
Je crus que, signalant une heureuse valeur,  
il devait à nos vœux promettre un empereur  
digne de soutenir la splendeur ottomane.  
Eh ! Comment soupçonner qu' un fils de Roxelane,  
si près de ce haut rang, pourrait le dédaigner,

et former d' autres voeux que celui de régner ?  
Mais, non : rassurez-vous ; quel excès de prudence  
redoute une amitié, vaine erreur de l' enfance,  
prestige d' un moment, dont les faibles lueurs  
vont soudain disparaître à l' éclat des grandeurs ?

Mon fils...

Osman.

Vous ignorez à quel excès il l' aime.

Je ne puis vous tromper ni me tromper moi-même ;  
je déteste le prince autant que je le crains ;  
il doit haïr en moi l' ouvrage de vos mains,

p241

un visir qui le brave est bientôt votre gendre.  
D' Ibrahim qu' il aimait il veut venger la cendre.  
Successeur d' Ibrahim, je puis prévoir mon sort.  
S' il vit, je dois trembler ; s' il règne, je suis  
mort.

Jugez sur ses destins quel intérêt m' éclaire.  
Perdez votre ennemi, mais redoutez son frère ;  
par des noeuds éternels ils sont unis tous deux.

Roxelane.

Zéangir ! ... ciel ! Mon fils ! ... il trahirait  
mes voeux !

Ah ! S' il était possible... oui, malgré ma  
tendresse...

je suis mère, il le sait, mais mère sans faiblesse.  
Ses frivoles douleurs ne pourraient m' alarmer,  
et mon coeur en l' aimant sait comme il faut l' aimer.  
Osman.

Il est d' autres périls dont je dois vous instruire :  
je crains que, dans ces lieux, cette jeune Azémire  
n' ouvre à l' amour enfin le coeur de votre fils.

Roxelane.

J' ai mes desseins, Osman. Captive dans Tauris,  
je la fis demander au vainqueur de son père :  
la fille de Thamas peut m' être nécessaire.

Vous saurez mes projets, quand il en sera temps.

Allez, j' attends mon fils ; profitez des instans ;  
assiégez mon époux. Sultane et belle-mère,  
jusqu' au moment fatal je dois ici me taire :  
parlez : de ses soupçons nourrissez la fureur :  
c' est par eux qu' en secret j' ai détruit dans son  
coeur

ce fameux Ibrahim, cet ami de son maître,  
s' il est vrai toutefois qu' un sujet puisse l' être.

Plus craint, notre ennemi sera plus odieux.

Du despotisme ici tel est le sort affreux :

p242

ainsi que la terreur le danger l' environne ;  
tout tremble à ses genoux ; il tremble sur le trône.  
On vient. C' est Zéangir. Un instant d' entretien,  
me dévoilant son coeur, va décider le mien.

## ACTE 1 SCENE 2

Roxelane, Zéangir.

Roxelane.

Mon fils, le temps approche, où, devant votre  
âge,  
de mes soins maternels accomplissant l' ouvrage,  
vous devez assurer l' effet de mes desseins.  
élevez votre coeur jusques à vos destins.  
Le sultan (notre amour veut en vain nous le taire)  
touche au terme fatal de sa longue carrière ;  
de l' Euphrate au Danube, et d' Ormus à Tunis,  
cent peuples, sous ses lois étonnés d' être unis,  
vont voir à qui le sort doit remettre en partage  
de sceptres, de grandeurs cet immense héritage.  
Le prince, après huit ans, rappelé dans ces lieux...

Zéangir.

Ah ! ... je tremble pour lui.

Roxelane, à *part* .

Qui ? Vous, mon fils ! ... ô cieux !

Zéangir.

C' est pour lui que j' accours ; souffrez que ma prière  
implore vos bontés en faveur de mon frère.  
Les enfans des sultans (vous ne l' ignorez pas),  
bannis pour commander en de lointains climats,  
ne peuvent en sortir sans l' ordre de leur père ;  
mais cet ordre est souvent terrible, sanguinaire.

p243

Sur le seuil du palais si mon frère immolé...

Roxelane.

Et voilà de quels soins votre coeur est troublé !  
De nos grands intérêts quand mon âme est remplie !  
Quand vous devez régler le sort de notre vie !

Zéangir.

Moi !

Roxelane, à *part* .

Vous... ciel, qu' il est loin de concevoir mes  
voeux !

*haut.*

ceux dont ici pour vous le zèle ouvre les yeux  
vous tracent vers le trône un chemin légitime.  
Zéangir.

Le trône est à mon frère : y penser est un crime.

Roxelane.

Il est vrai qu' en effet, s' il eût persévéré,  
s' il eût vaincu l' orgueil dont il est dévoré,  
s' il n' eût trahi l' état, vous n' y pouviez prétendre.

Zéangir.

Qui ? Lui ! Trahir l' état ! ô ciel ! Puis-je  
l' entendre ?

Croyez qu' en cet instant, pour dompter mon  
courroux,  
j' ai besoin du respect que mon coeur a pour vous.  
Qui venais-je implorer ! Quel appui pour moi,  
frère !

Roxelane.

Eh bien ! Préparez-vous à braver votre père ;  
prouvez-lui que ce fils, noirci, calomnié,  
d' aucun traité secret à Thamas n' est lié ;  
que, depuis son rappel, ses délais qu' on redoute,  
sur lui, sur ses desseins, ne laissent aucun doute.

p244

Mais tremblez que son père aujourd' hui, dans ces lieux,  
n' ait de la trahison la preuve sous ses yeux.

Zéangir.

Quoi ! ... non, je ne crains rien, rien que la  
calomnie.

Rougissez du soupçon qui veut flétrir sa vie :  
il est indigne, affreux.

Roxelane.

Modérez-vous, mon fils.

Eh bien ! Nous pourrons voir nos doutes éclaircis.

Cependant vous deviez, s' il faut ici le dire,  
excuser une erreur qui vous donne un empire.

Vous le sacrifiez ; quel repentir un jour ! ...

Zéangir.

Moi ! Jamais.

Roxelane.

Prévenez ce funeste retour.

Quel fruit de mes travaux ! Quel indigne salaire !  
Savez-vous pour son fils ce qu' a fait votre mère ?  
Savez-vous quels degrés, préparant ma grandeur,  
d' avance, par mes soins, fondaient votre bonheur ?

Née, on vous l' a pu dire, au sein de l' Italie,  
surprise sur les mers qui baignent ma patrie,  
esclave, je parus aux yeux de Soliman ;  
je lui plus ; il pensa qu' éprise d' un sultan,  
m' honorant d' un caprice, heureuse de ma honte,  
je briguerais moi-même une défaite prompte.

Qu' il se vit détrompé ! Ma main, ma propre main,  
prévenant mon outrage, allait percer mon sein ;  
il pâlit à mes pieds, il connut sa maîtresse.



Ma fierté, son estime accrurent sa tendresse ;

p245

je sus m' en prévaloir : une orgueilleuse loi  
défendait que l' hymen assujétît sa foi ;  
cette loi fut proscrite ; et la terre étonnée  
vit un sultan soumis au joug de l' hyménée.  
Je goûtai, je l' avoue, un instant de bonheur ;  
mais bientôt, mon cher fils, lasse de ma grandeur,  
une langueur secrète empoisonna ma vie ;  
je te reçus du ciel, mon âme fut remplie.  
Ce nouvel intérêt, si tendre, si pressant,  
répandit sur mes jours un charme renaissant ;  
j' aimai plus que jamais ma nouvelle patrie ;  
la gloire vint parler à mon âme agrandie ;  
j' enflammai d' un époux l' heureuse ambition ;  
près de son nom peut-être on placera mon nom.  
Eh bien ! Tous ces surcroîts de gloire, de  
puissance,  
c' est à toi que mon coeur les soumettait d' avance ;  
c' est pour toi que j' aimais et l' empire et le jour ;  
et mon ambition n' est qu' un excès d' amour.  
Zéangir.  
Ah ! Vous me déchirez... mais quoi ! Que faut-il  
faire ?  
Faut-il tremper mes mains dans le sang de mon  
frère ?  
Moi qui voudrais pour lui voir le mien répandu !  
Roxelane.  
Quoi ! Vous l' aimez ainsi ? Dieu ! Quel charme  
inconnu  
peut lui donner sur vous cet excès de puissance ?  
Zéangir.  
Le charme des vertus, de la reconnaissance,  
celui de l' amitié... vous me glacez d' effroi.  
Roxelane.  
Adieu.

p246

Zéangir.  
Qu' allez-vous faire ?  
Roxelane.  
Il est affreux pour moi  
d' avoir à séparer mes intérêts des vôtres :  
ce coeur n' était pas fait pour en connaître d' autres.  
Zéangir.  
Vous fuyez... dans quel temps m' accable son

courroux ?

Quand un autre intérêt m' appelle à ses genoux,  
quand d' autres vœux...

Roxelane.

Comment !

Zéangir.

Je tremble de le dire.

Roxelane.

Parlez.

Zéangir.

Si mon destin m' écarte de l' empire,

il est un bien plus cher et plus fait pour mon  
cœur,

qui pourrait à mes yeux remplacer la grandeur.

Sans vous, sans vos bontés je n' y dois point  
prétendre ;

je l' oserais par vous.

Roxelane.

Je ne puis vous entendre ;

mais quel que soit ce bien pour vous si précieux,  
mon fils, il est à vous, si vous ouvrez les yeux.

Votre imprudence ici renonce au rang suprême ;  
vous en voyez le fruit : et dans cet instant même

p247

il vous faut implorer mon secours, ma faveur.

Régnez, et de vous seul dépend votre bonheur ;

et, sans avoir besoin qu' une mère y consente,  
vous verrez à vos lois la terre obéissante.

### ACTE 1 SCENE 3

Zéangir *seul* .

Quels assauts on prépare à ce cœur effrayé !

Craindrai-je pour l' amour, tremblant pour l' amitié ?

ô mon frère ! ô cher prince ! Après un an d' absence,

hélas ! était-ce à moi de craindre sa présence ?

J' augmente ses dangers... je vole à ton secours...

et c' est ma mère, ô ciel ! Qui menace tes jours !

Se peut-il que d' un crime on me rende complice,

et que je sois formé d' un sang qui te haisse ?

### ACTE 1 SCENE 4

Zéangir, Azémire.

Zéangir.

Ah ! Princesse, apprenez, partagez ma douleur.

Ma voix, de la sultane implorant la faveur,

et de mes feux secrets découvrant le mystère,  
allait à mon bonheur intéresser ma mère,  
quand j' ai compris soudain, sur un affreux discours,  
quels périls vont du prince environner les jours.

Azémire.

Eh quoi ! Que faut-il craindre ? Et quel nouvel  
orage...

Zéangir.

Souffrez qu' entre vous deux mon âme se partage ;

p248

que d' un frère à vos yeux j' ose occuper mon coeur.  
Vous pouvez le haïr, je le sais...

Azémire.

Moi, seigneur !

Zéangir.

Je ne me flatte point ; par lui seul prisonnière,  
c' est par lui qu' Azémire est aux mains de mon père.  
L' instant où je vous vis est un malheur pour vous,  
et mon frère est l' objet d' un trop juste courroux.

Azémire.

Par mon seul intérêt mon âme prévenue,  
à ses vertus, seigneur, n' a point fermé la vue ;  
je suis loin de haïr un généreux vainqueur.

Ses soins ont de mes fers adouci la rigueur ;  
il a même permis que mes yeux, dans son âme,  
vissent... quelle amitié pour son frère l' enflâme !

Zéangir.

Ah ! Que n' avez-vous pu lire au fond de son coeur ;  
de tous ses sentimens connaître la grandeur !

Vous sauriez à quel point son amitié m' est chère.

Azémire.

Je vous l' ai dit, seigneur ; j' admire votre frère ;  
je sens que son danger doit vous faire frémir.

Quel est-il ?

Zéangir.

On prétend, on ose soutenir  
qu' avec Thamas, madame, il est d' intelligence.

Azémire.

ô ciel ! Qui peut ainsi flétrir son innocence ?

p249

Zéangir.

De ces affreux soupçons je confondrai l' auteur.

Mais, si j' ose, à mon tour, soigneux de mon  
bonheur...

Azémire.

Faut-il que de mes vœux vous le fassiez dépendre ?  
D' un trop funeste amour que devez-vous attendre ?  
Nos destins par l' hymen peuvent-ils être unis ?  
Thamas et Soliman, éternels ennemis,  
dans le cours d' un long règne, illustre par la  
guerre,  
de leurs sanglans débats ont occupé la terre ;  
et, malgré ses succès, votre père, seigneur,  
laisse au seul nom du mien éclater sa fureur.  
Je vois que votre amour gémit de ce langage ;  
mais mon coeur, je le sens, gémirait davantage,  
si le vôtre, seigneur, par le temps détrompé,  
me reprochait l' espoir dont il s' est occupé.  
Zéangir.  
Non ; je serai moi seul l' auteur de mon supplice ;  
cruelle ! Je vous dois cette affreuse justice.  
Mais je veux, malgré vous, par mes soins  
redoublés,  
trionpher des raisons qu' ici vous rassemblez ;  
et si, dans vos refus, votre âme persévère,  
mes larmes couleront dans le sein de mon frère.

#### ACTE 1 SCENE 5

Azémire, Félimé.

Azémire.

Dans le sein de son frère ! ... ah ! Souvenir fatal !  
Pour essuyer ses pleurs, il attend son rival !

p250

Quelle épreuve ! Et c' est moi, grand dieu ! Qui la  
prépare !

Félimé.

Je conçois les terreurs où votre coeur s' égare ;  
mais un mot, pardonnez, pouvait les prévenir.

L' aveu de votre amour...

Azémire.

J' ai dû le retenir.

Quand un ordre cruel, m' appelant à Byzance,  
du prince, après trois mois, m' eut ravi la  
présence,

sa tendresse, Félimé, exigea de ma foi  
que ce fatal secret ne fût livré qu' à toi.

Il craignait pour tous deux sa cruelle ennemie.

Est-ce elle dont la haine arme la calomnie ?

A-t-il pour notre hymen sollicité Thamas ?

ô ciel ! Que de dangers j' assemble sur ses pas !

étrange aveuglement d' un amour téméraire !

Ces raisons qu' à l' instant j' opposais à son frère,

contre le prince, hélas ! Parlaient plus  
fortement ;  
je les sentais à peine auprès de mon amant ;  
et quand, plus que jamais, ma flamme est combattue,  
c' est l' amour d' un rival qui les offre à ma vue !  
Félimé.

Je frémis avec vous pour vous-même et pour eux.  
Eh ! Qui peut sans douleur voir deux coeurs vertueux  
briser les noeuds sacrés d' une amitié si chère,  
et contraints de haïr un rival dans un frère ?  
Azémire.

Ah ! Loin d' aigrir les maux d' un coeur trop agité,  
peins-moi plutôt, peins-moi leur générosité ;  
peins-moi de deux rivaux l' amitié courageuse,  
de ces nobles combats sortant victorieuse,

p251

et d' un exemple unique étonnant l' univers.  
Mais un trône, l' amour, des intérêts si chers...  
fuyez, soupçons affreux ! Gardez-vous de paraître !  
Quel espoir, cher amant, dans mon coeur vient de  
naître,  
quand ton frère, à mes yeux partageant mon effroi,  
au lieu de son amour ne parlait que de toi !  
L' amitié dans son âme égalait l' amour même :  
il te rendait justice, et c' est ainsi qu' on t' aime.  
Tu verras une amante, un rival malheureux,  
unir, pour te sauver, leurs efforts et leurs voeux.  
Le ciel, qui veut confondre et punir ta marâtre,  
charge de ta défense un fils qu' elle idolâtre.

ACTE 2 SCENE 1

p252

Le prince, Achmet.

Le Prince.

Est-ce toi, cher Achmet, que j' embrasse aujourd' hui,  
toi, de mes premiers ans et le guide et l' appui !

Ah ! Puisqu' à mes regards on permet ta présence,  
de mes fiers ennemis je crains peu la vengeance.

Par tes conseils prudens je puis parer leurs coups ;  
un si fidèle ami...

Achmet.

Prince, que faites-vous ?

D' un tel excès d' honneur mon âme est accablée.

Je voudrais voir ma vie à la vôtre immolée ;  
mais ce titre...  
Le Prince.  
Tes soins ont su le mériter.  
Pour en être plus digne il le faut accepter.  
On m' accuse en ces lieux d' un orgueil inflexible :  
c' est du moins, cher Achmet, celui d' un coeur  
sensible.  
Je sais chérir toujours et ton zèle et ta foi ;  
et l' orgueil des grandeurs est indigne de moi.  
Voilà donc ce séjour si cher à mon enfance,  
où jadis... quel accueil après huit ans d' absence !

p253

Tu le vois ; c' est ainsi qu' on reçoit un vainqueur ! ...  
on dérobe à mes yeux l' empressement flatteur  
d' un peuple dont la joie honorait mon entrée.  
Une barque en secret, sur la mer préparée,  
aux portes du sérail me mène obscurément ;  
un ordre me prescrit d' attendre le moment  
qui doit m' admettre aux pieds de mon juge sévère ;  
il faut que je redoute un regard de mon père,  
et que l' amour d' un fils, muet à son aspect,  
se cache avec terreur sous un morne respect.  
Achmet.  
écartez, croyez-moi, cette sombre pensée.  
N' enfoncez point les traits dont votre âme est  
blessée ;  
à vos dangers, au sort conformez votre coeur.  
Du joug, sans murmurer, souffrez la pesanteur ;  
de vos exploits surtout bannissez la mémoire ;  
plus que vos ennemis, redoutez votre gloire ;  
et, d' un visir jaloux confondant les desseins,  
tremblez au pied d' un trône affermi par vos mains.  
Le Prince.  
Le lâche ! D' Ibrahim il occupe la place !  
Un jour... dirais-tu bien que sa superbe audace,  
dans mon camp, sous mes yeux, voulait dicter des  
lois ?  
Achmet.  
De vos ressentimens, prince, étouffez la voix.  
Le Prince.  
Qui ! Moi ! Souffrir l' injure et dévorer l' offense !  
Detester sans courroux et frémir sans vengeance ! ...  
je le voudrais en vain ; n' attends point cet  
effort...  
pardonne, cher Achmet, pardonne à ce transport.

p254

Je devrais, je le sens, vaincre ma violence...  
mais prends pitié d' un coeur déchiré dès l' enfance,  
que d' horreur, d' amertume on se plut à nourrir,  
d' un coeur fait pour aimer, qu' on force de haïr.  
Eh ! Qui jamais du sort sentit mieux la colère ?  
Témoin, presque en naissant, des ennuis de ma mère,  
confident de ses pleurs dans mon sein recueillis,  
le soin de les sécher fut l' emploi de son fils.  
Elle fuit avec moi ; je pars pour l' Amasie.  
Dès ce moment, Achmet, l' imposture, l' envie,  
quand je verse mon sang, osent flétrir mes jours ;  
une indigne marâtre empoisonne leur cours.  
Vainqueur dans les combats, consolé par la gloire,  
je n' ose aux pieds d' un maître apporter ma victoire.  
Je m' écarte en tremblant du trône paternel ;  
je languis dans l' exil, en craignant mon rappel.  
J' en reçois l' ordre, Achmet ; et quand ? Lorsque  
ma mère  
a besoin de ma main pour fermer sa paupière.  
à cet ordre fatal juge de son effroi ;  
expirante à mes yeux, elle a pâli pour moi ;  
ses soupirs, ses sanglots, ses muettes caresses,  
remplissaient de terreur nos dernières tendresses :  
j' ai lu tous mes dangers dans ses regards écrits,  
et sur son lit de mort elle a pleuré son fils.  
Ah ! Cette image encor me poursuit et m' accable ;  
et tandis qu' occupé d' un devoir lamentable,  
je recueillais sa cendre et la baignais de pleurs,  
ici l' on accusait mes coupables lenteurs ;  
on cherchait à douter de mon obéissance.  
Un fils pleurant sa mère a besoin de clémence,  
et doit justifier, en abordant ces lieux,  
quelques momens perdus à lui fermer les yeux !

p255

Achmet.

Ah ! D' un nouvel effroi, vous pénétrez mon âme.  
Si votre coeur se livre au courroux qui l' enflâme,  
de la sultane ici soutiendrez-vous l' aspect ?  
Feindrez-vous devant-elle une ombre de respect ?  
N' allez point à sa haine offrir une victime ;  
contenez, renfermez l' horreur qui vous anime.  
Le Prince.  
Ah ! Voilà de mon sort le coup le plus affreux !  
C' est peu de l' abhorrer, de paraître à ses yeux,  
d' étouffer des douleurs qu' irrite sa présence ;  
mon coeur s' est pour jamais interdit la vengeance.  
Mère de Zéangir, ses jours me sont sacrés.  
Que les miens, s' il le faut, à sa fureur livrés...  
mais quoi ! Puis-je penser qu' un grand homme, qu' un

père,  
adoptant contre un fils une haine étrangère...  
Achmet.  
Ne vous aveuglez point de ce crédule espoir ;  
par la mort d' Ibrahim jugez de son pouvoir.  
Connaissez, redoutez votre fière ennemie.  
Vingt ans sont écoulés depuis que son génie  
préside aux grands destins de l' empire ottoman,  
et, sans le dégrader, règne sur Soliman.  
Le séjour odieux qui lui donna naissance,  
lui montra l' art de feindre et l' art de la  
vengeance.  
Son âme, aux profondeurs de ses déguisemens,  
joint l' audace et l' orgueil de nos fiers musulmans.  
Sous un maître absolu souveraine maîtresse,  
elle osa dédaigner, même dans sa jeunesse,  
ce frivole artifice et ces soins séducteurs  
par qui son faible sexe, enchaînant de grands coeurs,

p256

offre aux yeux indignés la douloureuse image  
d' un héros avili dans un long esclavage !  
De son illustre époux seconder les projets ;  
utile dans la guerre, utile dans la paix,  
sentir ainsi que lui les fureurs de la gloire ;  
l' enflammer, le pousser de victoire en victoire :  
voilà par quelle adresse elle a su l' asservir.  
Sans la braver, du moins, laissez-là vous haïr.  
Eh ! Par quelle imprudence augmentant nos alarmes,  
contre vous-même ici donnez-vous des armes ?  
Le Prince.  
Comment ?  
Achmet.  
Pourquoi, seigneur, tous ces chefs, ces soldats,  
qui jusqu' au pied des murs ont marché sur vos pas ?  
Pourquoi cet appareil qui menace Byzance,  
et qui d' un camp guerrier présente l' apparence ?  
Le Prince.  
N' accuse pas des miens le transport indiscret.  
Aux ordres du sultan j' obéissais, Achmet ;  
j' annonçais mon rappel ; et le peuple et l' armée,  
tout frémit : on s' assemble ; une troupe alarmée  
m' environne, me presse et s' attache à mes pas.  
On s' écrie, en pleurant, que je cours au trépas ;  
je m' arrache à leur foule ; alors, pleins  
d' épouvante,  
furieux, égarés, ils volent à leur tente,  
saisissent l' étendart, et d' un zèle insensé,  
croyant me suivre, ami, m' ont déjà devancé.  
Pardonne : à tant d' amour, hélas ! Je fus sensible.  
Et quel serait, dis-moi, le mortel inflexible,





qui, sous le poids des maux dont je suis opprimé,  
aurait fermé son coeur au plaisir d' être aimé ?  
Mais mon frère en ces lieux tarde bien à paraître.  
Achmet.

Il s' occupe de vous, quelque part qu' il puisse être.  
De sa tendre amitié je me suis tout promis ;  
c' est mon plus ferme espoir contre vos ennemis.  
Le Prince.

Hélas ! Nous nous aimons dès la plus tendre enfance,  
et, de son âge au mien oubliant la distance,  
nos âmes se cherchaient alors comme aujourd' hui ;  
un charme attendrissant régnait autour de lui ;  
et, le coeur encor plein des douleurs de ma mère,  
l' amitié m' appelait au berceau de mon frère.

Tu le sais, tu le vis ; et lorsque les combats,  
loin de lui, vers la gloire emportèrent mes pas,  
la gloire, loin de lui, moins touchante et moins  
belle,

m' apprit qu' il est des biens plus désirables qu' elle.

Il vint la partager. La victoire deux fois  
associa nos noms, confondit nos exploits.

C' était le prix des miens ; et mon âme enchantée  
crut la gloire d' un frère à la mienne ajoutée.

Mais je te retiens trop. Cours, observe ces lieux ;  
sur les pièges cachés ouvre pour moi les yeux.

Aux regards du sultan je dois bientôt paraître.

Reviens... j' entends du bruit. C' est Zéangir  
peut-être.

C' est lui. Va, laisse-moi dans ces heureux momens,  
oublier mes douleurs dans ses embrassemens.

## ACTE 2 SCENE 2

p258

Le prince, Zéangir.

Zéangir.

Où trouver ? ... c' est lui-même. ô mon ami ! Mon  
frère !

Que, malgré mes frayeurs, ta présence m' est chère !

Laisse-moi, dans tes bras, laisse-moi respirer,  
de ce bonheur si pur laisse-moi m' enivrer !

Le Prince.

Ah ! Que mon âme ici répond bien à la tienne !

Ami, que ta tendresse égale bien la mienne !

Que ces épanchemens ont pour moi de douceurs !

Pour moi, près de mon frère, il n' est plus de  
malheurs...

Zéangir.  
Je connais tes dangers, ils redoublent mon zèle.  
Tu ne les sais pas tous.  
Zéangir.  
Quelle crainte nouvelle ? ...  
Le Prince.  
écoute.  
Zéangir.  
Je frémis.  
Tu vis de quelle ardeur  
les charmes de la gloire avaient rempli mon coeur ;  
tu sais si l' amitié le pénètre et l' enflâme :  
à ces deux sentimens dont s' occupait mon âme,

p259

le ciel en joint un autre ; et peut-être ce jour...  
Zéangir.  
Eh bien ! ...  
à ce transport méconnais-tu l' amour ?  
Zéangir.  
Qu' entends-je ? Et quel objet ? ...  
Le Prince.  
Je prévois tes alarmes.  
Zéangir.  
Achève.  
Il te souvient que la faveur des armes  
dans les murs de Tauris remit entre mes mains...  
Zéangir.  
Azémire ? ...  
Le Prince.  
Elle-même.  
Zéangir.  
ô douleur ! ô destins !  
Le Prince.  
Je te l' avais bien dit : ta crainte est légitime ;  
je sens que sous mes pas j' ouvre un nouvel abîme.  
Mais c' est d' elle à jamais que dépendra mon sort ;  
c' est pour elle qu' ici je viens braver la mort.  
Je suis aimé, du moins, et sa tendresse extrême...  
en croirai-je ma vue ? ... ô ciel ! C' est  
elle-même.

ACTE 2 SCENE 3

p260

Le prince, Zéangir, Azémire.  
Le Prince.  
Azémire, est-ce vous ? Qui vous ouvre ces lieux ?  
Quel miracle remplit le plus cher de mes vœux ?  
Puis-je enfin devant vous montrer la violence  
d' un amour loin de vous accru dans le silence ?  
Comptiez-vous quelquefois, sensible à mes tourmens,  
des jours dont ma tendresse a compté les momens ?  
J' ose encor m' en flatter ; mais daignez me le dire.  
Vous baissez vos regards, et votre cœur soupire !  
Je vois... ah ! Pardonnez, ne craignez point ses  
yeux ;  
qu' il soit le confident, le témoin de nos feux.  
Je vous l' ai dit cent fois, c' est un autre  
moi-même.  
Ce séjour, cet instant m' offrent tout ce que  
j' aime ;  
mon bonheur est parfait... vous pleurez ? ... tu  
pâlis ? ...  
de douleur et d' effroi vos regards sont remplis...  
Zéangir.  
ô tourmens !  
Azémire.  
Jour affreux !  
Le Prince.  
Quel transport ! Quel langage !  
Du sort qui me poursuit est-ce un nouvel outrage ?  
Zéangir.  
Non... c' est moi seul ici qu' opprime son courroux ;  
c' est à moi désormais qu' il réserve ses coups.

p261

Il me perce le cœur par la main la plus chère ;  
j' aime, et pour mon rival il a choisi mon frère.  
Le Prince.  
Cieux !  
Zéangir.  
Ma mère en secret, j' ignore à quel dessein,  
dans ce piège fatal m' a conduit de sa main.  
Sa cruelle bonté, secondant mon adresse,  
a permis à mes yeux l' aspect de la princesse ;  
j' ai prodigué les soins d' un amour indiscret,  
pour attendrir, hélas ! Un cœur qui t' adorait.  
Je venais à tes yeux dévoilant ce mystère...  
*à Azémire.*  
cruelle ! Eh quel devoir, vous forçant à vous taire,  
me laissait enivrer de ce poison fatal ?  
A-t-on craint de me voir haïr un tel rival ?  
Azémire.  
Je l' avoûrai, seigneur, ce reproche m' étonne ;  
l' ayant peu mérité, mon cœur vous le pardonne ;

j' en plains même la cause, et je crois qu' en secret  
déjà vous condamnez un transport indiscret.  
*au prince.*

vous n' avez pas pensé, prince, que votre amante,  
négligeant d' étouffer une flâme imprudente,  
fière d' un autre hommage à ses yeux présenté,  
ait d' un frivole encens nourri sa vanité ;  
et me justifier, c' est vous faire une offense.  
Mais puisque je vous dois expliquer mon silence,  
du repos d' un ami comptable devant vous,  
souffrez qu' en ce moment je rappelle entre nous  
quels sermens redoublés me forçaient à lui taire  
un secret...

p262

Le Prince.

Ciel ! Madame, un secret pour mon frère !

Eh pouvais-je prévoir ? ...

Azémire.

Je sais que ce palais

devait à tous les yeux me soustraire à jamais ;  
qu' entouré d' ennemis empressés à vous nuire,  
de nos vœux mutuels vous n' avez pu l' instruire.  
Hélas ! Me chargeait-t-on de ce soin douloureux,  
moi qui, dans ce séjour pour vous si dangereux,  
craignant mon coeur, mes yeux et mon silence même,  
vingt fois ai souhaité de me cacher qui j' aime ?  
Mais, non : je lui parlais de vous, de vos vertus ;  
enfin, je vous nommais ; que fallait-il de plus ?  
Et quand de son amour la prompte violence  
a condamné ma bouche à rompre le silence,  
j' ai vu son désespoir, tout prêt à s' exhaler,  
repousser le secret que j' allais révéler.

Le Prince.

Oui, sans doute ; et ce trait manquait à ma misère ;  
je devais voir couler les larmes de mon frère,  
voir l' amitié, l' amour, unis, armés tous deux,  
contre un infortuné qui ne vit que pour eux.  
Mon âme à l' espérance était encore ouverte ;  
c' en est fait : je l' abjure, et le ciel veut ma  
perte ;

je la veux comme lui, si je fais ton malheur.

Zéangir.

Ta perte ! ... achève, ingrat, de déchirer mon coeur.

Il te fallait... cruel ! As-tu la barbarie

d' offenser un rival qui tremble pour ta vie ?

p263

Ta perte ! ... et de quel crime ? ... il n' en est  
qu' un pour toi :  
tu viens de le commettre en doutant de ma foi.  
Crois-tu que ton ami, dans sa jalouse ivresse,  
devienne ton tyran, celui de ta maîtresse ;  
abjure l' amitié, la vertu, le devoir,  
pour contempler partout les pleurs du désespoir,  
pour mériter son sort en perdant ce qu' il aime ?  
Qui de nous deux ici doit s' immoler lui-même ?  
Est-ce-toi qu' à mourir son choix a condamné ?  
Ne suis-je pas enfin le seul infortuné ?  
Le Prince.

Arrête ! Peux-tu bien me tenir ce langage ?  
C' est un frère, un ami qui me fait cet outrage !  
Cruel ! Quand ton amour au mien veut s' immoler,  
est-ce par ton malheur qu' il faut me consoler ?  
Que tu craignes ma mort qui t' assure le trône,  
cette vertu n' a rien dont la mienne s' étonne :  
le ciel en te privant d' un ami couronné,  
te ravirait bien plus qu' il ne t' aurait donné ;  
mais te voir à mes voeux sacrifier ta flâme,  
sentir tous les combats qui déchirent ton âme,  
et ne pouvoir t' offrir, pour prix de tes bienfaits,  
que le seul désespoir de t' égaler jamais :  
ce supplice est affreux, si tu peux me connaître.  
Zéangir.

Va, ce seul sentiment m' a tout payé peut-être.  
Mon frère, laisse-moi, dans mes voeux confondus,  
laisse-moi ce bonheur que donnent les vertus ;  
il me coûte assez cher pour que j' ose y prétendre ;  
tu dois vivre et m' aimer ; moi, vivre et te  
défendre.

p264

Tout l' ordonne, le ciel, la nature, l' honneur.  
Respecte cette loi qu' ils font tous à mon coeur,  
je t' en conjure ici par un frère qui t' aime,  
par toi, par tes malheurs... par ton amour  
lui-même.

à *Azémire*.

joignez-vous à mes voeux ; c' est à vous de fléchir  
un coeur aimé de vous, qui peut vouloir mourir.

Le Prince, *avec transport* .

C' en est fait, je me rends ; ce coeur me justifie.  
Je vous aime encor plus que je ne hais la vie.  
Oui, dans les noeuds sacrés qui m' unissent à toi,  
ton triomphe est le mien, tes vertus sont à moi.  
Va ; ne crains point, ami, que ma fierté gémissse,  
ni qu' opprimé du poids d' un si grand sacrifice,  
mon coeur de tes bienfaits puisse être humilié ;

et connaît-on l' orgueil auprès de l' amitié !

ACTE 2 SCENE 4

Le prince, Zéangir, Azémire, Achmet.

Achmet.

Pardonnez si déjà mon zèle en diligence  
à vos épanchemens vient mêler ma présence :

mais d' un subit effroi le palais est troublé.

Déjà, près du sultan le visir appelé,

*au prince.*

prodigue contre vous les conseils de la haine.

La moitié du sérail, que sa voix seule entraîne,

séduite dès long-temps, s' intéresse pour lui ;

même on dit qu' en secret un plus puissant appui...

p265

pardonnez... dans vos coeurs mes regards ont dû  
lire ;

mais une mère... hélas ! Je crains...

Le Prince.

Qu' oses-tu dire ?

Zéangir, *transporté* .

Achève.

Achmet.

Eh bien ! L' on dit qu' invisible à regret,

sa main conduit les coups qu' on prépare en secret ;

on redoute un courroux qu' elle force au silence ;

on craint son artifice, on craint sa violence ;

mais un bruit dont surtout mon coeur est

consterné...

le sultan veut la voir, et l' ordre en est donné.

Azémire.

Ciel !

Achmet.

On tremble, on attend cette grande entrevue ;

on parle d' une lettre au sultan inconnue.

Le Prince.

*à Zéangir.*

Dieu ! Mon sort voudrait-il ? ... tu sauras tout...

Achmet.

Seigneur,

contre un juste courroux défendez votre coeur.

Vous ignorez quel ordre et quel projet sinistre

mena dans votre camp un odieux ministre.

Le visir (je voudrais en vain vous le cacher)

aux bras de vos soldats devait vous arracher.

Le Prince.

Que dis-tu ?

Achmet.

Le péril arrêta son audace.

Cher prince, devant vous si mes pleurs trouvent  
grâce,

si mes vœux, si mes soins méritent quelque prix,  
si d' un vieillard tremblant vous souffrez les avis,  
modérez vos transports ; et, loin d' aigrir un père,  
réveillez dans son coeur sa tendresse première ;  
il aima votre enfance, il aime vos vertus.

Vous pourriez... pardonnez. Je n' ose en dire plus.  
à de plus chers conseils mon coeur vous abandonne,  
et vole à d' autres soins que mon zèle m' ordonne.

## ACTE 2 SCENE 5

Zéangir, le prince, Azémire.

Zéangir.

Quel est donc le péril dont je t' ai vu frémir ?

Cette lettre fatale... ami, daigne éclaircir...

Le Prince.

J' accroîtrai tes douleurs.

Zéangir.

Parle.

Le Prince.

Avant que mon père  
demandât la princesse en mes mains prisonnière,  
Thamas secrètement députa près de moi,  
et pour briser ses fers et pour tenter ma foi.

Ami, tu me connais ; et mon devoir t' annonce,  
malgré mes vœux naissans, quelle fut ma réponse ;  
mais lorsque, chaque jour, ses vertus, ses  
attraits...

je t' arrache le coeur...

Zéangir.

Non, mon coeur est en paix.

Poursuis.

Le Prince.

ô ciel ! ... eh bien ! Brûlant d' amour pour elle,  
et depuis, accablé d' une absence cruelle,  
je crus que je pouvais, sans blesser mon devoir,  
de la paix à Thamas présenter quelque espoir,  
et demander, pour prix d' une heureuse entremise



que la main de sa fille à ma foi fût promise.  
Nadir, de mes desseins fidèle confident,  
autorisé d' un mot, partit secrètement ;  
j' attendais son retour. J' apprendis qu' en Assyrie  
attaqué, défendant mon secret et sa vie,  
accablé sous le nombre, il avait succombé.

Zéangir.

Je vois dans quelles mains ce billet est tombé.  
Je vois ce que prépare une haine inhumaine :  
cette lettre aujourd' hui vient d' enhardir sa haine.  
Hélas ! De toi bientôt dépendront ses destins,  
bientôt son empereur...

Le Prince.

Que dis-tu ? Quoi ! Tu crains...

p268

Zéangir.

Non, mon âme à ta foi ne fait point cette offense,  
sans crainte pour ses jours, je vole à ta défense.  
Je vois quels coups bientôt doivent m' être portés :  
il en est un surtout... j' en frémis... écoutez.  
Je jure ici par vous que, dans cette journée,  
si je pouvais surprendre en mon âme indignée,  
quelque désir jaloux, quelque perfide espoir,  
capable un seul moment d' ébranler mon devoir,  
dans ce coeur avili... non, il n' est pas possible...  
le ciel me soutiendra dans cet instant terrible,  
et satisfait d' un coeur trop long-temps combattu,  
de l' affront d' un remords sauvera ma vertu.

ACTE 3 SCENE 1

p269

Soliman, Roxelane.

Soliman.

Prenez place, madame ; il faut que, dans ce jour,  
votre âme à mes regards se montre sans détour :  
le prince dans ces lieux vient enfin de se rendre.

Roxelane.

Les cris de ses soldats viennent de me l' apprendre.

Soliman.

J' entrevois par ce mot vos secrets sentimens ;  
vous jugerez des miens : daignez quelques momens  
vous imposer la loi de m' entendre en silence.  
Mon fils a mérité ma juste défiance ;

et son retour, d' ailleurs fait pour me désarmer,  
avec quelque raison peut encor m' alarmer.  
Sans doute je suis loin de lui chercher des crimes ;  
mais il faut éclaircir des soupçons légitimes.  
Vos yeux, si du visir j' explique les discours,  
ont surpris des secrets d' où dépendent mes jours.  
Je n' examine point si, pour mieux me confondre,  
de concert avec lui... vous pourrez me répondre.  
Hélas ! Il est affreux de soupçonner la foi  
des coeurs que l' on chérit et qu' on croyait à soi ;

p270

mais au bord du tombeau telle est ma destinée.  
Par d' autres intérêts maintenant gouvernée,  
aux soins de l' avenir vous croyez vous devoir ;  
je conçois vos raisons, vos craintes, votre espoir ;  
et, malgré mes vieux ans, ma tendresse constante  
à vos destins futurs n' est point indifférente.  
Mais vous n' espérez point que, pour votre repos,  
je répande le sang d' un fils et d' un héros.  
Son juge, en ce moment, se souvient qu' il est père.  
Je ne veux écouter ni soupçons ni colère.  
Ce sérail, qui, jadis, sous de cruels sultans,  
craignait de leurs fureurs les caprices sanglans,  
a connu, dans le cours d' un règne plus propice,  
quelquefois ma clémence, et toujours ma justice.  
Juste envers mes sujets, juste envers mes enfans,  
un jour ne perdra point l' honneur de quarante ans.  
Après un tel aveu, parlez, je vous écoute ;  
mais que la vérité s' offre sans aucun doute.  
Je dois, s' il faut porter un jugement cruel,  
en répondre à l' état, à l' avenir, au ciel.  
Roxelane.  
Seigneur, d' étonnement je demeure frappée.  
De vous, de votre fils en secret occupée,  
j' ai dû, sans m' expliquer sur ce grand intérêt,  
muette avec l' empire, attendre son arrêt.  
Mais, puisque le premier vous quittez la contrainte  
d' un silence affecté, trop semblable à la feinte,  
de mon âme à vos yeux j' ouvrirai les replis :  
je déteste le prince et j' adore mon fils ;  
ainsi que vous, du moins, je parle avec franchise ;  
et, loin qu' avec effort ma haine se déguise,

p271

j' ose entreprendre ici de la justifier,  
vous invitant vous-même à vous en défier.

Je ne vous cache point (qu' est-il besoin de feindre ? )  
que prompt en ce péril à tout voir, à tout  
craindre,  
j' ai d' un visir fidèle emprunté les avis,  
et moi-même éclairé les pas de votre fils.  
Tout fondait mes soupçons ; un père les partage.  
Eh ! Qui donc, en effet, pourrait voir sans ombrage  
un jeune ambitieux qui, d' orgueil enivré,  
des coeurs qu' il a séduits, disposant à son gré,  
à vous intimider semble mettre sa gloire,  
et croit tenir ce droit des mains de la victoire ?  
Qui, mandé par son maître, a, jusques à ce jour,  
fait douter de sa foi, douter de son retour,  
et du grand Soliman a réduit la puissance  
à craindre, je l' ai vu, sa désobéissance ?  
Qui, j' ose l' attester, et mes garans sont prêts,  
achète ici les yeux ouverts sur vos secrets,  
parle, agit en sultan ; et, si l' on veut l' entendre,  
et la guerre et la paix de lui seul vont dépendre.  
Oui, seigneur, oui, vous dis-je, et peut-être  
aujourd' hui  
vous en aurez la preuve et la tiendrez de lui.  
Soliman.  
Ciel !  
Roxelane.  
D' un fils, d' un sujet est-ce donc la conduite ?  
Et depuis quand, seigneur, n' en craint-on plus la  
suite ?  
Est-ce dans ce séjour ? ... vainement sous vos lois,  
la clémence en ces lieux fit entendre sa voix ;  
une autre voix peut-être y parle plus haut qu' elle,  
la voix de ces sultans qu' une main criminelle,

p272

sanglans, a renversés aux genoux de leurs fils ;  
la voix des fils encor qui, près du trône assis,  
n' ont point devant ce trône assez courbé la tête.  
Il le sait : d' où vient donc que nul frein ne  
l' arrête ?  
Sans doute mieux qu' un autre il connaît son  
pouvoir ;  
de l' empire, en effet, il est l' unique espoir.  
Eh ! Qui d' un peuple ingrat n' a vu cent fois  
l' ivresse  
oser à vos vieux ans égaler sa jeunesse,  
et d' un héros, l' honneur des sultans, des guerriers,  
devant un fier soldat abaisser les lauriers ?  
Qui peut vous rassurer contre tant d' insolence ?  
Est-ce un camp qui frémit aux portes de Byzance ?  
Un peuple de mutins, d' esclaves factieux,  
de leur maître indigné tyrans capricieux ?

Ah ! Seigneur, est-ce ainsi (je vous cite à vous-même)  
que, rassurant Sélim, dans un péril extrême,  
vous vîntes dans ses mains ici vous déposer,  
quand ces mêmes soldats, ardents à tout oser,  
pour vous, malgré vous seul, pleins d' un zèle  
unanime,  
rebelles, prononçaient votre nom dans leur crime ?  
On vous vit accourir, seul, désarmé, soumis,  
plein d' un noble courroux contre ses ennemis,  
et tombant à ses pieds, ôtage volontaire,  
échapper au malheur de détrôner un père.  
Tel était le devoir d' un fils plus soupçonné,  
et votre exemple au moins l' a déjà condamné.  
Soliman.  
Ce qu' a fait Soliman, Soliman dut le faire.  
Celui qui fut bon fils doit être aussi bon père,  
et quand vous rappelez ces preuves de ma foi,  
votre voix m' avertit d' être digne de moi.

p273

Des revers des sultans vous me tracez l' image :  
je reconnais vos soins, madame ; et je présage  
que, grâce aux miens peut être, un sort moins  
rigoureux  
écartera mon nom de ces noms malheureux.  
Trop d' autres, négligeant le devoir qui m' arrête,  
à des fils soupçonnés ont demandé leur tête.  
Oui : mais n' ont-ils jamais, après ces rudes coups,  
détesté les transports d' un aveugle courroux ?  
Hélas ! Si ce moment doit m' offrir un coupable,  
peut-être que mon sort est assez déplorable.  
Serais-je donc rangé parmi ces souverains  
qu' on a vus, de leurs fils juges trop inhumains,  
réduits à s' imposer ce fatal sacrifice ?  
Malheureux qu' on veut plaindre et qui faut qu' on  
hâisse !  
Quelqu' éclat dont leur règne ait ébloui les yeux,  
de ces grands châtimens le souvenir affreux,  
éternisant l' effroi qu' imprime leur mémoire,  
mêle un sombre nuage aux rayons de leur gloire.  
Le nom de Soliman, madame, a mérité  
de parvenir sans tache à la postérité.  
Dans mon coeur vainement votre cruelle adresse  
cherche d' un vil dépit la vulgaire faiblesse,  
et voudrait par la haine irriter mes soupçons ;  
j' écarte ici la haine et pèse les raisons.  
L' intérêt de mon sang me dit, pour le défendre,  
qu' un coupable en ces lieux eût tremblé de se  
rendre ;  
qu' adoré des soldats... je l' étais comme lui.

Roxelane.  
Comme lui, des persans imploriez-vous l' appui ?  
Soliman.  
Des persans... lui ! Grands dieux ! ... je retiens ma  
colère...

ce ne pas vous ici que doit en croire un père.  
Que des garans certains à mes yeux présentés,  
que la preuve à l' instant...  
Roxelane.  
Je le veux.  
Soliman, *se levant* .  
Arrêtez.  
Je redoute un courroux trop facile à surprendre.  
Son maître en vain frémit, son juge doit l' entendre.  
Que mon fils soit présent... faites venir mon fils.  
*Roxelane se lève, le visir paraît.*  
que veut-on ?

#### ACTE 3 SCENE 2

Soliman, Roxelane, Osman.  
Osman.  
J' attendais le moment d' être admis.  
Seigneur, je viens chercher des ordres nécessaires.  
Ali, ce brave Ali, ce chef des janissaires,  
qui, même sous Sélim, s' est illustré jadis,  
et, malgré son grand âge, a suivi votre fils,  
se flatte qu' à vos pieds vous daignerez l' admettre ;  
il apporte un secret qu' il a craint de commettre :  
le salut de l' empire, a-t-il dit, en dépend,  
et des moindres délais il me rendait garant.  
Je cru que son grand nom, ses exploits...  
Soliman.  
Qu' il paraisse.  
Roxelane, *à part* .  
Que veut-il ?

p275

Soliman, *lui faisant signe de sortir* .  
Vous savez quelle est votre promesse.  
Roxelane.  
Je ne reparaitrai que la preuve à la main.

#### ACTE 3 SCENE 3

Soliman, Osman, Ali.

Soliman.

Quel soin pressant t' amène, et quel est ton dessein ?

Veux-tu qu' il se retire ?

Ali.

Il le faudrait peut-être.

Mais je viens contre lui m' adresser à son maître ; qu' il demeure, il le peut. Sultan, tu ne crois pas que j' eusse d' un rebelle accompagné les pas.

Ton fils, ainsi que moi, vit et mourra fidèle.

J' ai su calmer des siens et la fougue et le zèle ; ils te révèrent tous. Mais on craint les complots que la haine en ces lieux trame contre un héros.

" ah ! Du moins, disaient-ils, dans leur secret murmure

ah ! Si la vérité confondait l' imposture !

Si, détrompant un maître et cherchant ses regards elle osait pénétrer ces terribles remparts !

Mais la mort punirait un zèle téméraire. "

on peut près du cercueil hasarder de déplaire.

Sultan, d' un vieux guerrier ces restes languissants, ce sang, dans les combats prodigué soixante ans, exposés pour ton fils que tout l' empire adore, s' ils sauvaient un héros te serviraient encore,

p276

de notre amour pour lui ne prends aucuns soupçons ; c' est le grand Soliman qu' en lui nous chérissons ; il nous rend tes vertus, et tu permets qu' on l' aime.

Mais crains ses ennemis, crains ton pouvoir suprême, crains d' éternels regrets, et surtout un remords.

J' ai rempli mon devoir : ordonnes-tu ma mort ?

Soliman.

J' estime ce courage et ce zèle sincère ;

je permets à tes yeux de lire au coeur d' un père.

Ne crains point un courroux imprudent ni cruel.

J' aime un fils innocent, je le hais criminel :

ne crains pour lui que lui. L' audace et l' artifice en moi de leurs fureurs n' auront point un complice.

Contiens dans son devoir le soldat turbulent ;

leur idole répond d' un caprice insolent.

Sans dicter mon arrêt, qu' on l' attende en silence.

Tu peux de ce séjour sortir en assurance :

va, les coeurs généreux ne craignent rien de moi.

Ali.

Sur le sort de ton fils je suis donc sans effroi.

ACTE 3 SCENE 4

Soliman, le prince.

Soliman.

Approchez : à mon ordre on daigne enfin se rendre.

J' ai cru qu' avant ce jour je pouvais vous attendre.

Le Prince.

Un devoir douloureux a retenu mes pas ;

une mère, seigneur, expirante en mes bras...

p277

Soliman.

Elle n' est plus ! ... je dois des regrets à sa cendre.

Le Prince.

Occupée, en mourant, d' un souvenir trop tendre...

Soliman.

C' est assez. Plut au ciel qu' à de justes raisons  
je pusse voir encor céder d' autres soupçons,  
sans que de vos soldats l' audace et l' insolence  
vinsent d' un fils suspect attester l' innocence !

Le Prince.

Ne me reprochez point leurs transports effrénés,  
qu' en ces lieux ma présence a déjà condamnés.  
Ah ! Seigneur, si pour moi l' excès de leur tendresse  
jusqu' à l' emportement a poussé leur ivresse,  
daignez ne l' imputer, hélas ! Qu' à mon malheur :  
c' est mon funeste sort qui parle en ma faveur.  
Privé de vos bontés où je pouvais prétendre,  
j' inspire une pitié plus pressante et plus tendre.

Soliman.

Peut-être il vaudrait mieux leur en inspirer moins :  
peut-être qu' un sujet devait borner ses soins  
à savoir obéir, à faire aimer sa gloire,  
à servir sans orgueil, à ne point laisser croire  
que ses desseins secrets, de la Perse approuvés...

Le Prince.

Oh ciel ! Le croyez vous !

Soliman.

Non, puisque vous vivez.

## ACTE 3 SCENE 5

p278

Les précédens, Roxelane.

Roxelane, à *Soliman* .

Sultan, vous pourrez voir ma promesse accomplie.  
*au prince.*

prince, un destin cruel m' a fait votre ennemie ;  
mais cette haine, au moins, en s' attaquant à vous,  
dans la nuit du secret ne cache point ses coups :  
vous êtes accusé, vous pourrez vous défendre.

Le Prince.

à ce trait généreux j' avais droit de m' attendre.

Soliman, *prenant la lettre* .

" à vos desirs on refusa la paix :

un heureux changement vous permet d' y prétendre.

Victorieux par moi, peut être à mes souhaits

le sultan voudra condescendre.



Les raisons de cette offre et le prix que j' y mets,  
je les tairai ; Nadir doit seul vous les  
apprendre. "  
que vois-je ? Avoûrez-vous cette lettre, ce seing ?  
Le Prince.  
Oui ; ce billet, seigneur, fut tracé de ma main.  
Soliman.  
Holà ! Gardes.  
Le Prince.  
Je dois vous paraître coupable,  
je le sais. Cependant, si le sort qui m' accable  
souffrait que votre fils pût se justifier,  
si mon coeur à vos yeux se montrait tout entier...

p279

Roxelane.  
*au prince. Au sultan. Au prince.*  
il le faut... permettez... vous n' avez rien à  
craindre ;  
parlez, Nadir n' est plus, et vous pouvez tout  
feindre.  
Le Prince.  
Barbare ! à cet opprobre étais-je réservé ?  
Par pitié, si mon crime à vos yeux est prouvé,  
d' un père, d' un sultan déployez la puissance ;  
par mille affreux tourmens éprouvez ma constance :  
je puis chérir des coups que vous aurez portés ;  
mais ne me livrez point à tant d' indignités.  
Votre gloire l' exige, et votre fils peut croire...  
Soliman.  
Perfide ! Il te sied bien d' intéresser ma gloire !  
Toi qui veux la flétrir, toi, l' ami des persans !  
Toi qui, devant leur maître, avilis mes vieux ans !  
Qui, sachant contre lui quelle fureur m' anime...  
Le Prince.  
Ah ! Croyez que son nom fait seul mon plus grand  
crime ;  
que, sans ce fier courroux, j' aurais pu... non,  
jamais.  
*montrant Roxelane.*  
j' ai mérité la mort, et voilà mes forfaits.  
Cette lettre en vos mains, seigneur, m' accusait-elle,  
quand d' avance par vous traité comme un rebelle,  
l' ordre de m' arrêter dans mon camp ?  
Soliman.  
Justes cieux !  
Tu savais... je vois tout. D' un écrit odieux

p280

ta bouche en ce moment m' éclaircit le mystère ;  
il demande à Thamas des secours contre un père.

Le Prince.

Quoi ! Ce secret fatal qu' à l' instant dans ces  
lieux...

Soliman.

Traître ! C' en est assez. Qu' on l' ôte de mes yeux.

#### ACTE 3 SCENE 6

Les précédens, Zéangir.

Le Prince, *voyant Zéangir* .

Ciel !

Zéangir.

*à part.*

mon père, daignez... ô mère trop cruelle !

Soliman.

Quoi ! Sans être appelé ?

Roxelane.

Quelle audace nouvelle !

Soliman.

Qu' on m' en réponde, allez.

Zéangir.

Suspendez un moment.

Le Prince.

Ah ! Qu' il suffise au moins à cet embrassement.

Va, de ton amitié cette preuve dernière  
a trop bien démenti les fureurs de ta mère ;

p281

elle surpasse tout, sa rage et mes malheurs,  
et la haine qu' on doit à ses persécuteurs.

*il sort.*

#### ACTE 3 SCENE 7

Soliman, Roxelane, Zéangir.

Soliman.

Quel orgueil !

Zéangir.

Ah ! Craignez que dans votre vengeance...

Soliman.

Je veux bien de ce zèle excuser l' imprudence ;  
et j' aimerais, mon fils, à vous voir généreux,  
si le crime du moins pouvait être douteux :  
mais ne me parlez point en faveur d' un perfide  
qui peut-être déjà médite un parricide.

à Roxelane.

j' excuse votre haine, et je vais de ce pas  
prévenir les effets de ses noirs attentats.

### ACTE 3 SCENE 8

Roxelane, Zéangir.

Zéangir.

Quoi ! Déjà votre haine a frappé sa victime !  
Un père en un moment la trouve légitime !

Roxelane.

Pour convaincre un coupable, il ne faut qu' un  
instant.

p282

Zéangir.

Si vous n' aviez un fils, il serait innocent.

Roxelane.

Le ciel me l' a donné, peut-être en sa colère.

Zéangir.

Le ciel vous l' a donné... pour attendrir sa mère.

Je veux croire et je crois que, prête à l' opprimer,  
contre un coupable ici vous pensez vous armer ;  
et l' amour maternel que dans vous je révère  
(car je combats des vœux dont la source m' est  
chère),

abusant vos esprits sur moi seul arrêtés,  
vous persuade encor ce que vous souhaitez ;  
mais cet amour vous trompe, et peut être funeste.

Roxelane.

Dieu ! Quel aveuglement ! Le crime est manifeste,  
son père en a tenu le gage de sa main.

Zéangir, *à part* .

Que ne puis-je parler ?

Roxelane.

Vous frémissez en vain.

Abandonnez un traître à son sort déplorable.

Vous l' aimiez vertueux, oubliez-le coupable.

Ou, si votre amitié lui donne quelques pleurs,  
voyez du moins, voyez, à travers vos douleurs,  
quel brillant avenir le destin vous présente ;  
cet éclat des sultans, cette pompe imposante,  
l' univers de vos lois docile adorateur,  
et la gloire plus belle encor que la grandeur,  
la gloire que vos vœux...

p283

Zéangir.  
Sans doute elle m' anime.  
Roxelane.  
Un trône ici la donne.  
Zéangir.  
Un trône acquis sans crime.  
Roxelane.  
Quel crime commets-tu ?  
Zéangir.  
Ceux qu' on commet pour moi.  
Des attentats d' autrui je profite pour toi.  
Zéangir.  
Vous le croyez coupable, et c' est là votre excuse.  
Mais moi qui vois son coeur, mais moi que rien  
n' abuse...  
Roxelane.  
Tu pleureras un jour quand l' absolu pouvoir...  
Zéangir.  
A-t-on jamais pleuré d' avoir fait son devoir ?  
Roxelane.  
J' ai pitié, mon cher fils, d' un tel excès d' ivresse ;  
je vois avec quel art, séduisant ta jeunesse,  
il a su, plus prudent, par cette illusion,  
t' écartant du sentier de son ambition...  
Zéangir.  
Quoi ! Vous doutez...

p284

Roxelane.  
Eh bien, je veux le croire, il t' aime ;  
ainsi que toi, mon fils, il se trompe lui-même.  
Vous ignorez tous deux, dans votre aveugle erreur,  
et le coeur des humains et votre propre coeur.  
Mais le temps, d' autres vœux, l' orgueil de la  
puissance,  
du monarque au sujet cet intervalle immense,  
tout va briser bientôt un noeud mal affermi,  
et sur le trône un jour tu verras...  
Zéangir.  
Un ami.  
Roxelane.  
L' ami d' un maître ! ô ciel ! Ah ! Quitte un vain  
prestige.  
Zéangir.  
Jamais.  
Roxelane.  
Les ottomans ont-ils vu ce prodige ?  
Zéangir.  
Ils le verront.  
Roxelane.

Mon fils, songes-tu dans quels lieux ? ...  
encor si tu vivais dans ces climats heureux,  
qui, grâce à d' autres moeurs, à des lois moins  
sévères,  
peuvent offrir des rois que chérissent leurs frères ;  
où, près du maître assis, brillans de sa splendeur,  
quelquefois partageant le poids de sa grandeur,  
ils vont à des sujets placés loin de sa vue  
de leurs devoirs sacrés rappeler l' étendue ;

p285

et, marchant sur sa trace, aux conseils, aux  
combats,  
recueillent les honneurs attachés à ses pas !  
Qu' à ce prix signalant l' amitié fraternelle,  
on mette son orgueil à s' immoler pour elle,  
je conçois cet effort. Mais en ces lieux ! Mais  
toi ! ...

Zéangir.

Il est fait pour mon âme, il est digne de moi.  
Est-ce donc un effort que de chérir son frère ?  
Serait-ce une vertu quelque part étrangère ?  
Ai-je dû m' en défendre ? Et quel coeur endurci  
ne l' eût aimé partout comme je l' aime ici ?  
Partout il eût trouvé des coeurs aussi sensibles,  
un père, hélas ! Plus doux... des destins moins  
terribles.

Non, vous ne savez pas tout ce que je lui dois.  
Si mon nom près du sien s' est placé quelquefois,  
c' est lui qui vers l' honneur appelait ma jeunesse,  
encourageait mes pas, soutenait ma faiblesse ;  
sa tendresse inquiète au milieu des combats,  
prodigue de ses jours, m' arrachait au trépas ;  
la gloire enfin, ce bien qu' avec excès on aime,  
dont le coeur est avare envers l' amitié même,  
lui semblait le trahir, et manquait à ses voeux,  
si son éclat du moins ne nous couvrait tous deux.  
Cent fois...

Roxelane.

Ah ! C' en est trop : va, quoiqu' il ait pu faire,  
tu peux tout acquitter par le sang de ta mère.

Zéangir.

ô ciel !

p286

Roxelane.

Oui, par mon sang ! Lui seul doit expier

des affronts que jamais rien ne fait oublier.  
Sous les yeux de son fils, ma rivale en silence  
vingt ans de ses appas a pleuré l' impuissance.  
Il l' a vue exhiler, dans ses derniers soupirs,  
l' amertume et le fiel de ses longs déplaisirs ;  
il revient poursuivi de cette affreuse image ;  
et, lorsque mon nom seul doit exciter sa rage,  
il me voit, calme et fière, annonçant mon dessein,  
lui montrer son forfait attesté par son seing.  
Dis-moi si, pour le trône élevé dès l' enfance,  
le plus fier des humains oubliera cette offense.  
Zéangir.

Je vais vous étonner ; le plus fier des humains  
verrait, sans se venger, la vengeance en ses  
mains ;  
le plus fier des humains est encore le plus tendre...  
je prévoyais qu' ici vous ne pourriez m' entendre ;  
mais, quoi que vous pensiez, je le connais trop  
bien...

Roxelane.

Insensé !

Zéangir.

Votre coeur ne peut juger le sien ;  
pardonnez. Mon respect frémit de ce langage ;  
mais vous concevez mal qu' on pardonne un outrage.  
Un autre l' a conçu. Je répons de sa foi,  
et vos jours sont sacrés pour lui comme pour moi ;  
il sait trop qu' à ce coup je ne pourrais survivre.

Roxelane.

J' entends... pour prix des soins où l' amitié vous  
livre,

p287

sa bonté souffrira que du plus beau destin  
je coure dans l' opprobre ensevelir la fin ;  
et ramper, vile esclave, et rebut de sa haine,  
en ces lieux où vingt ans j' ai marché souveraine.  
Décidons notre sort, et daignez écouter  
ce qu' un amour de mère avait su me dicter.  
De mon époux bientôt je vais pleurer la perte ;  
et de la gloire ici la barrière est ouverte :  
Soliman la cherchait ; mais détestant Thamas,  
malgré moi cette haine en détournait ses pas.  
Loin de porter ses coups à la Perse abattue,  
dans ses vastes déserts sans fruit toujours vaincue,  
il fallait s' appuyer des secours du persan  
contre les vrais rivaux de l' empire ottoman.  
L' hymen fait les traités ; et la main d' Azémire  
pourrait unir par vous et l' un et l' autre empire.  
Zéangir.  
Par moi !

Roxelane.  
J' offre à vos vœux la gloire et le bonheur.  
Zéangir.  
Le bonheur ! Désormais est-il fait pour mon cœur ?  
Si vous saviez...  
Roxelane.  
Mon fils : je sais tout.  
Zéangir.  
Que dit-elle ?  
Roxelane.  
Vous l' aimez.

p288

Zéangir.  
Je l' adore, et je fuis... ah, cruelle !  
ô ciel, dont la rigueur vend si cher les vertus,  
d' un cœur au désespoir n' exige rien de plus.

ACTE 3 SCENE 9

Roxelane, *seule* .  
Voilà donc de ce cœur quel est l' endroit sensible !  
Allons, frappons un coup plus sûr et plus terrible.  
Mon fils est amoureux, sans doute il est aimé ;  
intéressons l' objet dont il est enflammé.  
Pour être ambitieux, il porte un cœur trop tendre ;  
mais l' amour va parler, j' ose tout en attendre.  
Espérons. Qui pourrait triompher en un jour  
des charmes de l' empire et de ceux de l' amour ?

ACTE 4 SCENE 1

p289

Zéangir, Azémire.  
Azémire.  
Non, je n' ai point douté qu' un héroïque zèle  
ne signalât toujours votre amitié fidèle ;  
je vous ai trop connu. Votre frère arrêté,  
aujourd' hui, de vous seul attend la liberté.  
La sultane me quitte ; et, dans sa violence...  
quel entretien fatal et quelle confiance !  
De ses desseins secrets complice malgré moi,  
ainsi que ma douleur j' ai caché mon effroi.  
Je respire par vous ; et, dans ma tendre estime,

j' ose encore implorer un rival magnanime :  
je tremble pour le prince ; et mes voeux éperdus  
lui cherchent un asile auprès de vos vertus.  
Zéangir.

J' ai subi comme vous cette épreuve cruelle,  
je n' ai pu désarmer une main maternelle.  
Ma mère, en son erreur, se flatte qu' aujourd' hui  
vos voeux, fixés pour moi, me parlent contre lui ;  
que le sang de Thamas doit détester mon frère.  
Ignorant mon malheur, elle croit, elle espère  
que la séduction d' un amour mutuel  
m' intéresse par vous à son projet cruel :

p290

il sera confondu. Déjà jusqu' à mon père  
une lettre en secret a porté ma prière :  
on l' a vu s' attendrir ; ses larmes ont coulé ;  
c' est par son ordre ici que je suis appelé.  
J' obtiendrai qu' à ses yeux le prince reparaisse ;  
je saurai pour son fils réveiller sa tendresse.  
Songez, dans vos frayeurs, qu' il lui reste un  
appui ;  
et tant que je vivrai, ne craignez rien pour lui.  
Azémire.

Je retiens les transports de ma reconnaissance.  
Mais, par pitié peut-être, on nous rend  
l' espérance :  
pour mieux me rassurer, vous cachez vos terreurs ;  
vous détournez les yeux en essuyant mes pleurs.  
Que de périls pressans ! Le visir, votre mère,  
moi même, cette lettre et ce fatal mystère,  
un sultan soupçonneux, l' ivresse des soldats,  
l' horreur de Soliman pour le nom de Thamas,  
horreur toujours nouvelle et par le temps accrue,  
que sans fruit la sultane a même combattue !  
Ah ! Si, dans les dangers qu' on redoute pour moi,  
ceux du prince à mon coeur inspiraient moins  
d' effroi,  
je vous dirais : forcez son généreux silence,  
dévoilez son secret, montrez son innocence :  
heureuse si j' avais, en voulant le sauver,  
et des périls plus grands, et la mort à braver !  
Zéangir.

Comme elle sait aimer ! Je vois toute ma perte.  
Pardonnez ; ma blessure un instant s' est ouverte ;  
laissez-moi : loin de vous je suis plus généreux ;  
le sultan va paraître : on vient. Fuyez ces lieux.

ACTE 4 SCENE 2





Soliman, Zéangir.

Zéangir.

Souffrez qu' à vos genoux j' adore l' indulgence  
qui rend à mes regards votre auguste présence,  
et d' un ordre sévère adouçit la rigueur.

Soliman.

Touché de tes vertus, satisfait de ton coeur,  
d' un sentiment plus doux je n' ai pu me défendre.  
Dans ces premiers momens, j' ai bien voulu  
t' entendre :

mais que vas-tu me dire en faveur d' un ingrat  
dont ce jour a prouvé le rebelle attentat ?

De ce triste entretien quel fruit peux-tu  
prétendre ?

Et de ma complaisance, hélas ! Que dois-je  
attendre,

hors la douceur de voir que le ciel aujourd' hui  
me laisse au moins en toi plus qu' il ne m' ôte en  
lui ?

Zéangir.

Il n' est point prononcé, cet arrêt sanguinaire !  
Le prince a pour appui les bontés de son père.  
Vous l' aimâtes, seigneur ; je vous ai vu cent fois  
entendre avec transport et compter ses exploits,  
des splendeurs de l' empire en tirer le présage,  
et montrer ce modèle à mon jeune courage.  
Depuis plus de huit ans éloigné de ces lieux,  
on a de ses vertus détourné trop vos yeux.

Soliman.

Quoi ! Quand toi-même as vu jusqu' où sa violence  
a fait de ses adieux éclater l' insolence !

p292

Zéangir.

Gardez de le juger sur un emportement,  
d' une âme au désespoir rapide égarement.  
Vous savez quel affront enflammait son courage.  
On excuse l' orgueil qui repousse un outrage.

Soliman.

De l' orgueil devant moi ! Menacer à mes yeux !  
Dès long-temps...

pardonnez, il était malheureux ;  
dans les rigueurs du sort son âme était plus fière :  
tels sont tous les grands coeurs, tel doit être mon  
frère.

Rendez-lui vos bontés, vous le verrez soumis,  
embrasser vos genoux, vous rendre votre fils ;  
j' en réponds.

Soliman.

Eh ! Pourquoi réveiller ma tendresse,

quand je dois à mon coeur reprocher ma faiblesse,  
quand un traître aujourd' hui sollicite Thamas,  
quand son crime avéré ? ...

Zéangir.

Seigneur, il ne l' est pas :  
croyez-en l' amitié qui me parle et m' anime ;  
de tels noeuds ne sont point resserrés par le crime.  
Quels que soient les garans qu' on ose vous donner,  
croyez qu' il est des coeurs qu' on ne peut  
soupçonner.

Eh ! Qui sait, si, fermant la bouche à l' innocence...

Soliman.

Va, son forfait lui seul l' a réduit au silence.

p293

Eh ! Peut-il démentir ce camp, dont les clameurs  
déposent contre lui pour ses accusateurs ?

Zéangir.

Oui. Souffrez seulement qu' il puisse se défendre.  
Daignez, daignez du moins le revoir et l' entendre.

Soliman.

Que dis-tu ! Ciel ! Qui ? Lui ! Qu' il paraisse à  
mes yeux !

Me voir encor braver par cet audacieux !

Zéangir.

Eh quoi ! Votre vertu, seigneur, votre justice,  
de ses persécuteurs se montrerait complice !  
Vous avez entendu ses mortels ennemis,  
et pourriez, sans l' entendre, immoler votre fils,  
l' héritier de l' empire ! Ah ! Son père est trop  
juste.

Où serait, pardonnez, cette clémence auguste,  
qui dicta vos décrets, par qui vous effacez  
nos plus fameux sultans, près de vous éclipsés ?

Soliman.

Eh ! Qui l' atteste mieux, dis-moi, cette clémence,  
que les soins paternels qu' avait pris ma prudence  
d' étouffer mes soupçons, d' exiger qu' en ma main  
fût remis du forfait le gage trop certain ;

d' ordonner que, présent, et prêt à les confondre,  
à ses accusateurs lui-même il pût répondre ?

Hélas ! Je m' en flattais ; et lorsque ses soldats  
menacent un sultan des derniers attentats,  
qu' ils me bravent pour lui, réponds-moi, qui  
m' arrête ?

Quel autre dans leur camp n' eût fait voler sa tête ?

p294

Et moi, loin de frapper, je tremble en ce moment  
que leur zèle, poussé jusqu' au soulèvement,  
malgré moi ne m' arrache un ordre nécessaire.

Eh ! Qui sait, si tantôt, secondant ta prière,  
ce reste de bonté, qui m' enchaîne le bras,  
n' a point porté vers toi mes regrets et mes pas ;  
si je n' ai point cherché, dans l' horreur qui  
m' accable,

à pleurer avec toi le crime et le coupable ?

Hélas ! Il est trop vrai qu' au déclin de mes ans,  
fuyant des yeux cruels, suspects, indifférens,  
contraint de renfermer mon chagrin solitaire,  
j' ai chéri l' intérêt que tu prends à ton frère ;  
et qu' en te refusant, ma douleur aujourd' hui  
goûte quelque plaisir à te parler de lui.

Zéangir.

Vous l' aimez, votre coeur embrasse sa défense.

Ah ! Si vos yeux trop tard voyaient son innocence ;  
si le sort vous condamne à cet affreux malheur,  
avouez qu' en effet vous mourrez de douleur.

Soliman.

Oui. Je mourrais, mon fils, sans toi, sans ta  
tendresse,

sans les vertus qu' en toi va chérir ma vieillesse.

Je te rends grâce, ô ciel, qui, dans ta cruauté,  
veux que mon malheur même adore ta bonté ;  
qui, dans l' un de mes fils, prenant une victime,  
de l' autre me fais voir la douleur magnanime,  
oubliant les grandeurs dont il doit hériter,  
pleurant au pied du trône et tremblant d' y monter !

p295

Zéangir.

Ah ! Si vous m' approuvez, si mon coeur peut vous  
plaire,

accordez-m' en le prix en me rendant mon frère.

Ces sentimens qu' en moi vous daignez applaudir,  
communs à vos deux fils, ont trop su les unir ;  
vous formâtes ces noeuds aux jours de mon enfance,  
le temps les a serrés... c' était votre espérance...

ah ! Ne les brisez point. Songez quels ennemis  
sa valeur a domptés, son bras vous a soumis.

Quel triomphe pour eux ! Et bientôt quelle audace,  
si leur haine apprenait le coup qui le menace !  
Quels voeux, s' ils contemplaient le bras levé sur  
lui !

Et dans quel temps veut-on vous ravir cet appui ?

Voyez le transilvain, le hongrois, le moldalve,  
infecter à l' envi le Danube et la Drave.

Rhodes n' est plus ! D' où vient que ses fiers

défenseurs,  
sur le rocher de Malte insultent leurs vainqueurs ?  
Et que sont devenus ces projets d' un grand homme,  
quand vous deviez, seigneur, dans les remparts de  
Rome,  
détruisant des chrétiens le culte florissant,  
aux murs du capitole arborer le croissant ?  
Parlez, armez nos mains ; et que notre jeunesse  
fasse encor respecter cette auguste vieillesse.  
Vous, craint de l' univers, revoyez vos deux fils  
vainqueurs, à vos genoux retomber plus soumis,  
baiser avec respect cette main triomphante,  
incliner devant vous leur tête obéissante,  
et chargés d' une gloire offerte à vos vieux ans,  
de leurs doubles lauriers couvrir vos cheveux blancs.  
Vous vous troublez, je vois vos larmes se répandre.

p296

Soliman.  
Je cède à ta douleur et si noble et si tendre.  
Ah ! Qu' il soit innocent, et mes vœux sont  
remplis... !  
Gardes, que devant moi on amène mon fils.  
Zéangir.  
*aux gardes.*  
mon père... demeurez... ah ! Souffrez que mon zèle  
coure de vos bontés lui porter la nouvelle ;  
je reviens avec lui me jeter à vos pieds.

#### ACTE 4 SCENE 3

Soliman, *seul* .  
ô nature ! ô plaisirs trop long-temps oubliés !  
ô doux épanchemens qu' une contrainte austère  
a long-temps interdits aux tendresses d' un père !  
Vous rendez quelque calme à mes sens oppressés,  
égalez vos douceurs à mes ennuis passés.  
Quoi donc ! Ai-je oublié dans quels lieux je  
respire ?  
Et par qui mon aïeul, dépouillé de l' empire,  
vit son fils ? ... murs affreux ! Séjour des noirs  
soupçons,  
ne me retracez plus vos sanglantes leçons.  
Mon fils est vertueux, ou du moins je l' espère.  
Mais si de ses soldats la fureur téméraire  
malgré lui-même osait... triste sort des sultans  
réduits à redouter leurs sujets, leurs enfans !  
Qui ? Moi ! Je souffrirai qu' arbitre de ma vie...  
monarques des chrétiens, que je vous porte envie !

Moins craints et plus chéris, vous êtes plus  
heureux.  
Vous voyez de vos lois vos peuples amoureux

p297

joindre un plus doux hommage à leur obéissance ;  
ou, si quelque coupable a besoin d' indulgence,  
vos coeurs à la pitié peuvent s' abandonner ;  
et, sans effroi du moins, vous pouvez pardonner.

#### ACTE 4 SCENE 4

Soliman, le prince, Zéangir.

Soliman.

Vous me voyez encor, je vous fais cette grâce ;  
je veux bien oublier votre nouvelle audace.

Sans ordre, sans aveu, traiter avec Thamas,  
est un crime qui seul méritait le trépas.

Offrir la paix ! Qui ? Vous ! De quel droit ? à  
quel titre ?

De ces grands intérêts qui vous a fait l' arbitre ?

Sachez, si votre main combattit pour l' état,  
qu' un vainqueur n' est encor qu' un sujet, un  
soldat.

Le Prince.

Oui, j' ai tâché du moins, seigneur, de le paraître,  
et mon sang prodigué...

Soliman.

Vous serviez votre maître.

Votre orgueil croirait-il faire ici mes destins ?

Soliman peut encor vaincre par d' autres mains.

Un autre avec succès a marché sur ma trace,  
et votre égal un jour...

Le Prince.

Mon frère ! Il me surpasse ;

p298

le ciel, qui pour moi seul garde sa cruauté,  
s' il vous laisse un tel fils, ne vous a rien ôté.

Soliman.

Qu' entends-je ? à la grandeur joint-on la  
perfidie ?

Zéangir.

En se montrant à vous, son coeur se justifie.

Soliman.

Je le souhaite au moins. Mais n' apprendrai-je pas

le prix que pour la paix on demande à Thamas ?  
Le perfide ennemi, dont le nom seul m' offense,  
vous a-t-il contre moi promis son assistance ?  
Le Prince.

Juste ciel ! Ce soupçon me fait frémir d' horreur.  
Si le crime un moment fût entré dans mon coeur  
(vous ne penserez pas que la mort m' intimide),  
je vous dirais : frappez, punissez un perfide...  
mais je suis innocent, mais l' ombre d' un forfait...  
Soliman.

Eh bien ! Je veux vous croire, expliquez ce billet.  
Le Prince, *après un moment de silence* .

Je frémis de l' aveu qu' il faut que je vous fasse ;  
mon respect s' y résout, sans espérer ma grâce :  
j' ai craint, je l' avoûrai, pour des jours précieux ;  
j' ai craint, non le courroux d' un sultan généreux,  
mais une main... seigneur, votre nom, votre gloire,  
soixante ans de vertus chers à notre mémoire,  
tout me répond des jours commis à votre foi,  
et mes malheurs du moins n' accableront que moi.

p299

Soliman.

Et pour qui ces terreurs ?

Le Prince.

Cet écrit, ce message,  
que de la trahison vous avez cru l' ouvrage,  
c' est celui de l' amour ; ordonnez mon trépas :  
votre fils brûle ici pour le sang de Thamas.

Soliman.

Pour le sang de Thamas !

Le Prince.

Oui, j' adore Azémire.

Soliman.

Puis-je l' entendre, ô ciel ! Et qu' oses-tu me dire ?

Est-ce là le secret que j' avais attendu ?

Voilà donc le garant que m' offre ta vertu !

Quoi ! Tu pars de ces lieux chargé de ma vengeance,  
et de mon ennemi tu brigues l' alliance !

Zéangir.

S' il mérite la mort, si votre haine...

eh bien ?

Zéangir.

L' amour est son seul crime, et ce crime est le mien.

Vous voyez mon rival, mon rival que l' on aime ;  
ou prononcez sa grâce, ou m' immolez moi-même.

Soliman.

Ciel ! De mes ennemis suis-je donc entouré ?

p300

Zéangir.  
De deux fils vertueux vous êtes adoré.  
Soliman.  
ô surprise ! ô douleur !  
Zéangir.  
Qu' ordonnez vous ?  
Le Prince.  
Mon père,  
rien n' a pu m' abaisser jusques à la prière,  
rien n' a pu me contraindre à ce cruel effort,  
et je le fais enfin pour demander la mort.  
Ne punissez que moi.  
Zéangir.  
C' est perdre l' un et l' autre.  
Le Prince.  
C' est votre unique espoir.  
Zéangir.  
Sa mort serait la vôtre.  
Le Prince.  
C' est pour moi qu' il révèle un secret dangereux.  
Zéangir.  
Pour vous fléchir ensemble, ou pour périr tous deux.  
Le Prince.  
Il m' immolait l' amour qui seul peut vous déplaire.  
J' ai dû sauver des jours consacrés à son père.

p301

Soliman.  
Mes enfans, suspendez ces généreux débats.  
ô tendresse héroïque ! Admirables combats !  
Spectacle trop touchant offert à ma vieillesse !  
Mes yeux connaîtront-ils des larmes d' allégresse ?  
Grand dieu ! Me payez-vous de mes longues  
douleurs ?  
De mes troubles mortels chassez-vous les horreurs ?  
Non, je ne croirai point qu' un coeur si magnanime  
parmi tant de vertus ait laissé place au crime.  
Dieu ! Vous m' épargnez le malheur...

ACTE 4 SCENE 5

les précédens, Osman.  
Osman.  
Paraissez :  
le trône est en péril, vos jours sont menacés.  
Transfuges de leur camp, de nombreux janissaires,  
des fureurs de l' armée insolens émissaires,  
dans les murs de Byzance ont semé leur terreur ;



séditieux sans chef, unis par la douleur,  
ils marchent. Leur maintien, leur silence menace.  
En pâlisant de crainte, ils frémissent d' audace ;  
leur calme est effrayant ; leurs yeux avec horreur  
des remparts du sérail mesurent la hauteur.  
Déjà, avançant l' heure aux prières marquée,  
les flots d' un peuple immense inondent la mosquée ;  
tandis que, dans le camp, un deuil séditieux  
d' un désespoir farouche épouvante les yeux,

p302

que des plus forcénés l' emportement funeste  
des drapeaux déchirés ensevelit le reste ;  
comme si leur courroux, en les foulant aux pieds,  
venait d' anéantir leurs sermens oubliés.  
Montrez-vous, imposez à leur foule insolente.  
Soliman.  
J' y cours ; va, pour toi seul un père s' épouvante.  
Frémis de mon danger, frémis de leur fureur,  
et surtout fais des vœux pour me revoir vainqueur.  
Le Prince.  
Je fais plus, sans frémir je deviens leur ôtage ;  
j' aime à l' être, seigneur ; je dois ce témoignage  
à de braves guerriers qu' on veut rendre suspects,  
quand leur douleur soumise atteste leurs respects.  
Ah ! S' il m' était permis, si ma vertu fidèle  
pouvait, à vos côtés, désavouant leur zèle,  
se montrer, leur apprendre, en signalant ma foi,  
comment doit éclater l' amour qu' ils ont pour moi...  
Soliman, *moment de silence* .  
Gardes, qu' il soit conduit dans l' enceinte sacrée,  
des plus audacieux en tout temps révérée ;  
qu' au fidèle Nessir ce dépôt soit commis.  
Va, mon destin jamais ne dépendra d' un fils.  
Visir, à ses soldats, aux vainqueurs de l' Asie,  
opposez vos guerriers, vainqueurs de la Hongrie ;  
qu' on soit prêt à marcher à mon commandement ;  
veillez sur le sérail.

ACTE 4 SCENE 6

p303

Zéangir, Osman.  
Zéangir.  
Arrêtez un moment.

C' est vous qui, de mon frère accusant l' innocence,  
contre lui du sultan excitez la vengeance.  
Je lis dans votre coeur, et conçois vos desseins ;  
vous voulez par sa mort assurer mes destins,  
et des pièges qu' ici l' amitié me présente  
garantir par pitié ma jeunesse imprudente.  
Vous croyez que vos soins, en m' immolant ses jours,  
m' affligent un moment pour me servir toujours ;  
que, dans l' art de régner, sans doute moins novice,  
je sentirai le prix d' un si rare service,  
et que j' approuverai dans le fond de mon coeur  
un crime malgré moi commis pour ma grandeur.  
Osman.  
Moi ! Seigneur, que mon âme à ce point abaissée...  
Zéangir.  
Vous le nîriez en vain, telle est votre pensée.  
Vous attendez de moi le prix de son trépas,  
et même en ce moment vous ne me croyez pas.  
Quoiqu' il en soit, visir, tâchez de me connaître :  
d' un écueil à mon tour je vous sauve peut-être ;  
ses dangers sont les miens, son sort sera mon sort,  
et c' est moi qu' on trahit en conspirant sa mort.

p304

Vous-même, redoutez les fureurs de ma mère ;  
tremblez autant que moi pour les jours de mon frère ;  
à ce péril nouveau c' est vous qui les livrez ;  
je vous en fais garant, et vous m' en répondez.  
Osman, *seul* .  
Quel avenir, ô ciel ! Quel destin dois-je attendre !

#### ACTE 4 SCENE 7

Roxelane, Osman.  
Roxelane.  
Viens ; les momens sont chers : marchons.  
Osman.  
Daignez m' entendre.  
Roxelane.  
Eh quoi ?  
Osman.  
Dans cet instant Zéangir en courroux...  
Roxelane.  
N' importe. Ciel ! L' ingrat ! ... frappons les  
derniers coups.  
Le sultan hors des murs va porter sa présence ;  
dans un projet hardi viens servir ma vengeance.  
Osman.  
Quel projet ? Ah ! Craignez...

Roxelane.  
Quand un sort rigoureux  
a voulu qu' un destin terrible, dangereux,

p306

devînt en nos malheurs notre unique espérance,  
il faut, pour l' assurer, consulter la prudence,  
balancer les hazards, tout voir, tout prévenir ;  
et, si le sort nous trompe, il faut savoir mourir.

ACTE 5 SCENE 1

*le théâtre représente l' intérieur de l' enceinte sacrée ; Nessir et les gardes au fond du théâtre ; le prince sur le devant, et assis au commencement du monologue.*

Le Prince, *seul* .

L' excès du désespoir semble calmer mes sens.  
Quel repos ! Moi des fers ! ô douleur ! ô tourmens !  
Sultane ambitieuse, achève ton ouvrage,  
joins pour m' assassiner l' artifice à la rage ;  
à ton lâche visir dicte tous ses forfaits.  
Le traître ! Avec quel art, secondant tes projets,  
de son récit trompeur la perfide industrie  
du sultan par degrés réveillait la furie !  
Combien de ses discours l' adroite fausseté  
a laissé, malgré lui, percer la vérité !  
Ce peuple consterné, ce silence, ces larmes  
qu' arrache ma disgrâce aux publiques alarmes ;  
ce deuil, marque du sceau de la religion,  
c' était donc le signal de la rebellion ;  
hélas ! Prier, gémir, est-ce trop de licence ?  
Est-on rebelle enfin pour pleurer l' innocence ?  
Et le sultan le craint ! Il croit, dans son erreur,  
aller d' un camp rebelle appaiser la fureur !

p307

Il verra leurs respects dans leur sombre tristesse ;  
on m' aime en chérissant sa gloire et sa vieillesse.  
Suspect dans mon exil, nourri, presque opprimé,  
à révérer son nom je les accoutumai ;  
son fils à ses vertus se plut à rendre hommage :  
que ne m' a-t-il permis de l' aimer davantage !  
On ne vient point : ô ciel ! On me laisse en ces  
lieux,  
en ces lieux si souvent teints d' un sang précieux,

où tant de criminels et d'innocens, peut-être,  
sont morts sacrifiés aux noirs soupçons d' un maître  
que tarde le sultan ? S' est-il enfin montré ?  
A-t-il vu ce tumulte, et s' est-il rassuré ?  
Et Zéangir ! Mon frère, ô vertu ! ô tendresse !  
Mon frère, je le vois, il s' alarme, il s' empresse ;  
de sa cruelle mère il fléchit les fureurs ;  
il rassure Azémire, il lui donne des pleurs,  
lui prodigue des soins, me sert dans ce que j' aime :  
une seconde fois il s' immole lui-même.  
Quelle ardeur enflammait sa générosité,  
en se chargeant du crime à moi seul imputé !  
Quels combats ! Quels transports ! Il me rendait  
mon père ;  
c' est un de ses bienfaits, je dois tout à mon frère.  
Non, le ciel, je le vois, n' ordonne point ma mort ;  
non, j' ai trop accusé mon déplorable sort ;  
j' ai trop cru mes douleurs, tout mon coeur les  
condamne.  
Je sens qu' en ce moment je hais moins Roxelane.  
Mais quel bruit ! Ah ! Du moins... que vois-je ?  
Le visir !  
Lui, dans un tel moment ! Lui dans ces lieux !

## ACTE 5 SCENE 2

p308

Le prince, Osman.  
Osman.  
Nessir,  
adrez à genoux l' ordre de votre maître.  
*il lui remet un papier.*  
Le Prince, *assis et après un moment de  
silence* .  
Et vous a-t-on permis de le faire connaître ?  
Osman.  
Bientôt vous l' apprendrez.  
Le Prince.  
Et que fait le sultan ?  
Osman.  
Contre les révoltés il marche en cet instant.  
Le Prince.  
*à part, haut.*  
les révoltés ! ô ciel ! Contraignons-nous. J' espère  
qu' on peut m' apprendre aussi ce que devient mon  
frère.  
Osman.  
Un ordre du sultan l' éloigne de ses yeux.

Le Prince, *à part* .  
Zéangir éloigné ! Mon appui ! Justes cieux !  
*haut*.  
Azémire...

p309

Osman.  
Azémire à Thamas est rendue ;  
elle quitte Byzance.  
Le Prince, *à part* .  
ô rigueur imprévue !  
*haut*.  
quel présage ! Et Nessir... cet ordre...  
Osman.  
Est rigoureux.  
Craignez de vos amis le secours dangereux.  
Qui voudrait vous servir vous trahirait peut-être.  
Ce séjour est sacré ; puisse-t-il toujours l' être !  
Souhaitez-le et tremblez ; vos périls sont accrus :  
ce zèle impétueux qu' excitent vos vertus...  
Le Prince.  
Cessez ; je sais le prix qu' il faut que j' en  
espère ;  
Roxelane avec vous les vantait à mon père.  
Sortez.  
Osman.  
Vous avez lu, Nessir, obéissez.

ACTE 5 SCENE 3

Le Prince, *seul* .  
ô ciel ! Que de malheurs à la fois annoncés !  
Zéangir écarté ! Le départ d' Azémire !  
Tout ce qui me confond, tout ce qui me déchire !  
Craignez de vos amis le secours dangereux ! ...  
je lis avec horreur dans ce mystère affreux.

p310

*à Nessir*.  
si l' on s' armait pour moi, si l' on forçait  
l' enceinte...  
tu frémis, je t' entends... d' où peut naître leur  
crainte ?  
Leur crainte ! On l' espérait : cet espoir odieux  
le visir l' annonçait, le portait dans ses yeux.  
S' il ne s' en croyait sûr, eût-il osé m' instruire ?

Viendrait-il insulter l' héritier de l' empire ?  
Comme il me regardait, incertain de mon sort,  
mendier chaque mot qui me donnait la mort !  
Et j' ai dû le souffrir, l' insolent qui me brave !  
Le fils de Soliman bravé par un esclave !  
Cet affront, cette horreur manquaient à mon destin ;  
après ce coup affreux, le trépas... mais enfin  
qui peut les enhardir ? Quelle est leur espérance ?  
Qu' on attaque l' enceinte ? Et sur quelle apparence...  
est-ce dans ce sérail que j' ai donc tant d' amis !  
Parmi ces coeurs rampans, à l' intérêt soumis,  
qu' importent mes périls, mon sort, ma renommée ?  
C' est le peuple qui plaint l' innocence opprimée.  
L' esclave du pouvoir ne tremble point pour moi :  
à Roxelane ici tout a vendu sa foi...  
quel jour vient m' éclairer ? Si c' était la  
sultane...  
ce crime est en effet digne de Roxelane.  
Oui, tout est éclairci. Le trouble renaissant,  
le peuple épouvanté, le soldat frémissant,  
c' est elle qui l' excite : elle effrayait mon père,  
pour surprendre à sa main cet ordre sanguinaire.  
Les meurtriers sont prêts, par sa rage apostés ;  
des coups sont attendus ; les momens sont comptés.  
Grand dieu ! Si le malheur, si la faible innocence  
ont droit à ton secours non moins qu' à ta  
vengeance ;

p311

toi dont le bras prévient ou punit les forfaits,  
au lieu de ton courroux signale tes bienfaits ;  
je t' en conjure, ô dieu ! Par la voix gémissante  
qu' élève à tes autels la douleur suppliante,  
par mon respect constant pour ce père trompé,  
qui périra du coup dont tu m' auras frappé,  
par ces voeux qu' en mourant t' offrait pour moi ma  
mère ;  
je t' en conjure... au nom des vertus de mon frère.  
Calmons-nous, espérons : je respire ; mes pleurs  
de mon coeur moins saisi soulagent les douleurs :  
le ciel... qu' ai-je entendu ? ...  
*au bruit qu' on entend, les gardes tirent leurs  
coutelas. Nessir tire son poignard. Nessir écoute  
s' il entend un second bruit.*  
frappe, ta main chancelle ;  
frappe.  
*le second bruit se fait entendre. Ceux des gardes  
qui sont à la droite du prince, passent devant  
pour aller vers la porte de la prison, et en  
passant forment un rideau, qui doit cacher  
absolument l' action de Nessir aux yeux du*

*public.*

#### ACTE 5 SCENE 4

le prince, Zéangir.

*Zéangir, s'avançant jusque sur le devant du théâtre de l'autre côté .*

Viens, signalons notre foi, notre zèle ;  
courons vers le sultan ; désarmons les soldats :  
qu' il reconnaisse enfin...

*en ce moment les gardes qui environnent le prince mourant,*

*p312*

*se rangent et se développent de manière à laisser voir le prince à Zéangir et aux spectateurs.*

ô ciel ! Que vois-je ! ... hélas !

Mon frère ! Mon cher frère ! ô crime ! ô barbarie !  
*aux gardes.*

monstres ! Quel noir projet, quelle aveugle furie ! ...

*Nessir lui montre l'ordre, sur lequel Zéangir jette les yeux.*

qu' ai-je lu ? Qu' ai-je fait ? Malheureux ! Quoi !

Ma main...

ô mon frère ! Et c' est moi qui suis ton assassin !

ô sort ! C' est Zéangir que tu fais parricide !

Quel pouvoir formidable à nos destins préside ?

Ciel !

Le Prince.

De trop d' ennemis j' étais enveloppé ;

ton frère à leurs fureurs n' aurait point échappé.

Je plains le désespoir où ton âme est en proie.

La mienne en ce malheur goûte au moins quelque joie.

Je te revois encor : je ne l' espérais pas ;

ta présence adoucit l' horreur de mon trépas.

Zéangir.

Tu meurs ! Ah ! C' en est fait !

#### ACTE 5 SCENE 5

Le prince, Zéangir, Soliman, Roxelane.

Soliman.

Tout me fuit, tout m' évite ;

quelle morne terreur dans tous les yeux écrite !

*p313*

Que vois-je ? Se peut-il ? ... mon fils mourant, ô  
cieux !

Roxelane.

Il n' est plus.

Soliman.

Quoi ! Nessim, quel bras audacieux ? ...

Zéangir, *se relevant de dessus le corps de son  
frère* .

Pleurez sur l' attentat, pleurez sur le coupable.

C' est Zéangir.

Soliman.

ô crime ! ô jour épouvantable !

Roxelane, *à part* .

Jour plus affreux pour moi !

Soliman.

Cruel ! Qu' espérais-tu ?

Zéangir.

Prévenir vos dangers, vous montrer sa vertu ;  
des soldats désarmés arrêter la licence.

Soliman.

Hélas ! Dans leurs respects j' ai vu son innocence.

Détrompé, plein de joie, en les trouvant soumis,

tout mon coeur s' écriait : vous me rendez mon fils.

Et pour des jours si chers quand je suis sans

alarmes,

quand j' apporte en ces lieux ma tendresse et mes  
larmes.

Zéangir, *hors de lui et s' adressant à  
Roxelane* .

C' est vous dont la fureur l' égorge par mon bras,

vous dont l' ambition jouit de son trépas,

qui, sur tant de vertus fermant les yeux d' un père,

l' avez fait un moment injuste, sanguinaire...

p314

*à Soliman.*

pardonnez, je vous plains, je vous chéris... hélas !

Je connais votre coeur, vous n' y survivrez pas.

C' est la dernière fois que le mien vous offense.

*regardant sa mère.*

mon supplice finit, et le vôtre commence.

*il se tue sur le corps de son frère.*

Soliman.

ô comble des horreurs !

Roxelane.

ô transports inouis !

Soliman.

ô père infortuné !

Roxelane.

Malheureuse ! Mon fils,



lui pour qui j' ai tout fait ! Lui, depuis sa  
naissance,  
de mon ambition l' objet, la récompense !  
Lui qui punit sa mère en se donnant la mort,  
par qui mon désespoir me tient lieu de remord !  
Pour lui j' ai tout séduit, ton visir, ton armée ;  
je t' effrayais du deuil de Byzance alarmée ;  
de ton fils en secret j' excitais les soldats ;  
par cet ordre surpris tu signais son trépas ;  
je forçais sa prison, sa perte était certaine.  
L' amitié de mon fils a devancé ma haine.  
Un dieu vengeur par lui prévenant mon dessein...  
le musulman le pense, et je le crois enfin,  
qu' une fatalité terrible, irrévocable,  
nous enchaîne à ses lois, de son joug nous accable,

p315

qu' un dieu, près de l' abîme où nous devons périr,  
même en nous le montrant, nous force d' y courir !  
J' y tombe sans effroi, j' y brave sa colère,  
le pouvoir d' un despote et les fureurs d' un père.  
Ma mort...  
*elle fait un pas vers son fils.*  
Soliman.  
Non, tu vivras pour pleurer tes forfaits.  
Monstre ! ... de ses transports prévenez les effets ;  
qu' on l' enchaîne en ces lieux, qu' on veille sur  
sa vie.  
Tu vivras dans les fers et dans l' ignominie ;  
aux plus vils des humains vil objet de mépris,  
sous ces lambris affreux teints du sang de ton fils.  
Que cet horrible aspect te poursuive sans cesse ;  
que le ciel, prolongeant ton obscure vieillesse,  
t' abandonne au courroux de ces mânes sanglans ;  
que mon ombre bientôt redouble tes tourmens,  
et puisse en inventer de qui la barbarie  
égale mes malheurs, ma haine et ta furie.

p274

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)